

YVES BERGERET  
CARNET DE LA LANGUE-ESPACE  
VOL. I  
POÈMES 2018-2019



**CARNET DE LA LANGUE-ESPACE**  
**Vol. I**  
**Poemi 2018-2019**



Testi tratti da **“Carnet de la langue-espace”**.  
Traduzioni di **Francesco Marotta**.

## Indice

- Course, paix, coeur  
Corsa, pace, cuore
- Boeufs roux, lente pente  
Buoi rossastri, pendio lento
- Le Quatrième jour  
Il quarto giorno
- Nouveaux Poèmes de Prague  
Nuovi poemi di Praga
- Les Têtes  
Le teste
- Le Frère du tigre  
Il fratello della tigre
- Des Masques  
Maschere
- Pages en Sicile  
Pagine siciliane
- La Source thermale près de la mer  
La sorgente termale vicino al mare
- Cris de Die  
Grida di Die
- Architecte  
Architetto
- Chocolat  
Cioccolato

- Montagne, sel  
Montagna, sale
  
- La ténacité d'Alaye  
La tenacia Alaye
  
- Charrette  
Carretto
  
- L'Atelier  
Il Laboratorio
  
- Dire dessale  
Dire dissala
  
- Chant de banquise d'où naît la tête  
Canto di banchisa da dove nasce la testa

# Course, paix, coeur Corsa, pace, cuore



(16/01/2018)

\*

Un obus troue le tablier du pont,  
deux, quatre, dix obus,  
la rivière brunit,  
le pont n'est plus.

Lui, il a seize ans. Il vit à la frontière du Cachemire.  
Il sait que l'an prochain l'armée le prendra  
pour lui faire tuer ses cousins du même âge  
juste de l'autre côté de la frontière sur la crête  
ou bien les beaux-frères de sa mère le tueront  
près de la bergerie ou du pont détruit.

Il descend en courant vers la plaine  
il refuse toute guerre, il court, il court,  
il traverse l'Iran, il traverse la Turquie,  
il retrouve son frère aîné qui s'est lui aussi exilé  
il y a cinq ans et s'est installé cordonnier à Athènes.

Il ne comprend rien aux cuirs, semelles et clous  
et repart, il traverse en courant la Suisse,  
avec des cousins de sa vallée himalayenne il vend  
des poireaux et des courges à Munich.

Mais la course le reprend,  
il s'arrête à Montrouge devant la piscine,  
vend des fleurs puis sert du café puis sert à manger  
et a cessé de courir.

Trois étages au dessus de ses fleurs il trouve un logement.  
Il se laisse pousser une moustache éloquente.  
Il se marie. Sa femme discrète est très belle.

Il accueille ses jeunes cousins qui ont refusé  
à leur tour les armes, puis d'autres parents qui refusent  
les armes. Il accueille. Ses enfants prospèrent.  
Son quartier à Montrouge prospère.

Fleurs et cuisine indienne. Il orne son bar,  
dans son restaurant il a douze tables rouges  
et au mur une très belle petite peinture sur bois ouvragé  
qu'avant de mourir sa mère qu'il n'a jamais pu revoir  
lui a envoyée depuis le village du Cachemire  
où le pont n'a pas été reconstruit.

Il meurt il y a trois matins en descendant  
de l'appartement à la boutique des fleurs.  
Son cœur n'arrivait plus à porter  
par tonnes entières les fleurs et les mots d'accueil  
pour endiguer la violence du monde.

\*

Una granata squarcia l'asse del ponte,  
due, quattro, dieci granate,  
il fiume scurisce,  
il ponte crolla.

Ha sedici anni. Vive alla frontiera del Kashmir.  
Sa che l'anno prossimo l'esercito lo arruolerà  
per fargli uccidere i cugini suoi coetanei  
sul crinale appena oltre il confine  
o saranno i cognati di sua madre a uccidere lui  
nei pressi dell'ovile o del ponte distrutto.

Si precipita di corsa verso la pianura  
rifiuta ogni guerra, corre, corre,  
attraversa l'Iran, attraversa la Turchia,  
ritrova il fratello maggiore, pure lui in esilio  
da cinque anni, che lavora come calzolaio ad Atene.

Non capisce niente di cuoio, soles e chiodi  
e riparte, attraversa di corsa la Svizzera,  
con dei parenti della sua valle himalaiana  
fa il venditore di porri e di zucche a Monaco.

Poi riprende il viaggio,  
si ferma a Montrouge davanti alla piscina,  
vende fiori, fa il barista, in seguito il cameriere  
e così smette di andare.  
Trova un alloggio al terzo piano sopra il banco dei fiori.  
Si lascia crescere dei baffi eloquenti.  
Si sposa. Sua moglie, donna discreta, è bellissima.

Accoglie i giovani cugini che a loro volta  
hanno detto no alle armi, poi altri parenti che rifiutano  
le armi. Lui accoglie. I figli prosperano.  
Il suo quartiere di Montrouge prospera.



Fiori e cucina indiana. Abbellisce il suo bar,  
nel suo ristorante ha dodici tavoli rossi  
e sul muro un piccolo splendido dipinto su legno lavorato  
che prima di morire sua madre, da lui mai più rivista,  
gli ha inviato dal villaggio in Kashmir  
dove il ponte non è stato ricostruito.

E' morto tre giorni fa, di mattina  
scendendo dall'appartamento al negozio di fiori.  
Il suo cuore non riusciva più a portare  
tonnellate di fiori e di parole di accoglienza  
per arginare la violenza del mondo.

**Boeufs roux, lente pente**  
**Buoi rossastri, pendio lento**



*(16/03/2018)*

## Dockers

Je décharge un sac de farine  
pour la meilleure fortune  
des générations futures.

Je préfère porter un à un sur ma tête  
les sacs de l'amertume  
pour la mieux étriller au soleil.

J'emporte un sac plein de montagnes  
sur la nuque invisible de l'île.

L'heure et l'heure sont resserrées dans le sac.  
Je décide sans compter de les porter à terre.

La cale pleure le sac  
que j'emporte à l'air.  
Elle pleure par le fond.

Sur le sac poussera l'arbre du vent libre.  
Voilà pourquoi je le décharge à quai.

Je plie mes bras,  
je jette par-dessus l'épaule chaque main,  
le sac veut tomber, je réponds : « Reste ! »  
mes mains aussi répondent,  
mes ancêtres aussi.

Un pas sous le poids du sac me déhanche  
un autre pas aussi  
un autre toujours.  
Le sac est le creux de mon âme.

Une main sur la hanche,  
l'autre pour retenir le sac qui me glisse à l'épaule :  
c'est la pesanteur rusée.

Tourne la terre toujours dans le même sens,  
le sac s'emplit se vide à mon épaule.

Je décharge un sac de riz,  
la rizière grésille dans ma colonne vertébrale.

Je charge un sac d'engrais,  
la terre s'envole pour se rejoindre  
entre parjure et rêve.

Je décharge un sac de charbon de bois,  
je brûlais lentement avec lui, je crois,  
je brûlais, je suis mon ombre restante.

Je décharge un sac de dattes,  
les pierres du quai trépignent,  
l'entrepôt barrit.

Je charge un sac d'étoffes.  
Le bateau aura mille voiles  
si la mutinerie enfin éclot.

Où cours-tu, sac?  
Tu crispes tes serres sur mes épaules  
pour aller où?

Je plisse mon front  
sous l'énorme récit du sac.

Je révulse mes yeux  
pour voir ne pas voir  
ma liberté qui nage entre les nuages.

Tourner la tête vers le chien qui aboie  
ferait pleuvoir l'or du sac.  
Le chien se tait.

Le sac sur ma tête pèse trop :  
ce sont les vents qui n'ont trouvé personne à punir.

Je les emporte, je les emporte.  
Acceptons que ce soit l'aube et l'ombre.

## Scaricatori

Scarico un sacco di farina  
per la buona sorte  
delle future generazioni.

Preferisco portare sulla testa uno ad uno  
i sacchi dell'amarezza  
per meglio strigliarla al sole.

Trascino un sacco pieno di montagne  
sulla nuca invisibile dell'isola.

Ore e ore sono rinchiuso dentro il sacco.  
Decido di portarle tutte quante a terra.

La stiva piange per il sacco  
che porto all'aperto.  
Geme là sul fondo.

Sul sacco crescerà l'albero del vento libero.  
Ecco perché lo depongo sul molo.

Piego le mie braccia,  
passo entrambe le mani sopra la spalla,  
il sacco vuole cadere, io gli rispondo: "Fermo!"  
anche le mie mani glielo dicono,  
anche i miei antenati.

Un passo sotto il peso del sacco mi fa vacillare  
un altro passo anche  
un altro sempre.  
Il sacco è il cavo della mia anima.

Una mano sul fianco,  
l'altra per reggere il sacco che mi scivola dalla spalla:  
la gravità è ingannevole.

La terra gira sempre nella stessa direzione,  
il sacco si riempie si svuota sulla mia spalla.

Scarico un sacco di riso,  
la risaia crepita nella mia colonna vertebrale.

Carico un sacco di concime,  
la terra vola via per ritrovarsi  
tra spergiuro e sogno.

Scarico un sacco di carbonella,  
bruciavo lentamente con lei, credo,  
bruciavo, sono la mia ombra superstite.

Scarico un sacco di datteri,  
le pietre del molo scalpitano,  
il magazzino barrisce.

Carico un sacco di stoffe.  
La nave avrà mille vele  
se l'ammutinamento alla fine ha luogo.

Dove corri, sacco?  
Stringi la tua morsa sulle mie spalle  
per andare dove?

Io piego la mia fronte  
sotto l'immenso racconto del sacco.

Rovescio i miei occhi  
per vedere per non vedere  
la mia libertà che nuota tra le nuvole.

Girare la testa verso il cane che abbaia  
farebbe piovere l'oro dal sacco.  
Il cane si tace.

Il sacco sulla mia testa pesa troppo:  
sono i venti che non hanno trovato nessuno da sferzare.

Io li porto via, li porto via.  
Accettiamo che sia l'alba e l'ombra.



## Une table à Venise

Elle a remonté toute l'Adriatique.  
Des vagues l'aidaient, orange et bleues,  
qui lui ont porté ses maigres bagages d'exil et d'espoir,  
maigres comme les radeaux des épopées.

Les bras et les mains de sa descendance  
l'ont arrachée aux vagues  
et l'ont laissée sur le sable.  
Elle n'a pas de descendance,  
elle en rêve avec la force des récits archaïques.

Elle s'est glissée peu à peu dans la langue de la lagune  
au prix de certaines contusions  
et de blessures parfois profondes.

Les blessures cicatrisent.  
Est-ce que la langue n'est pas leur fil de suture ?

A la table qu'elle sert  
je m'assieds avec un poète venu aussi du Sud.  
Elle prend la commande et s'en va.  
Elle enlève de la nappe les miettes orphelines.  
Elle apporte des coulées de lave  
et des trains de nuages noirs  
et s'en va.

Le bois des tables vient de la sombre forêt humaine.  
Dans ce bois, des nœuds, ceux des fils de suture.  
Le restaurant est juste la mangeoire des hommes,  
pas un salon d'écrivains raffinés.  
Elle passe entre les tables, entre les phrases.

Elle laisse un léger accent kosovar  
briller dans les empreintes de ses doigts  
sur les assiettes,  
mais tout s'efface très vite, de soi-même,  
une tragédie pudique derrière un rideau.

Entre les très rares arêtes du plat de poisson  
elle laisse quelques milligrammes du piment des guerres civiles  
qui l'ont jetée à la mer.

## Un tavolo a Venezia

Ha risalito tutto l'Adriatico.  
Onde di colore arancione e blu la aiutavano  
portandole i suoi miseri bagagli di esilio e di speranza,  
miseri come le zattere delle epopee.

Le braccia e le mani della sua discendenza  
l'hanno strappata ai flutti  
e l'hanno lasciata sulla sabbia.  
Lei non ha discendenza,  
la sogna con la forza dei racconti antichi.

Si è inserita poco a poco nella lingua della laguna  
al prezzo di qualche contusione  
e di ferite talvolta profonde.

Le ferite cicatrizzano.  
Non è forse la lingua il loro filo di sutura?

Al tavolo dove lei serve  
siedo con un poeta anche lui venuto dal sud.  
Lei prende l'ordine e se ne va.  
Ripulisce la tovaglia dalle briciole residue.  
Porta colate di lava  
e cumuli di nuvole nere  
e si allontana.

Il legno dei tavoli viene dall'oscura foresta umana.  
In questo legno, dei nodi, quelli del filo di sutura.  
Il ristorante è solo la mangiatoia degli uomini,  
non un salotto di raffinati scrittori.  
Lei passa tra i tavoli, tra le frasi.

Lascia che un leggero accento kosovaro  
brilli nelle impronte delle sue dita  
sui piatti;  
ma tutto si cancella velocemente, da sé,  
una tragedia pudica dietro un sipario.

Tra le rarissime lische del piatto di pesce  
lascia qualche traccia di pepe delle guerre civili  
che l'hanno scaraventata in mare.

## Mouette noire, bœufs roux

1

Les deux pêcheurs sont jeunes,  
ils prennent la mer à l'aube.

Elle est agitée.

Trente kilomètres au large une lame monstrueuse  
renverse le bateau,  
ils se noient.

Deux jours après un corps revient sur la grève.

Du second corps on ne sait rien.

Par mer calme et basse

les bancs de rochers dansent  
furieux, pas ensemble.

Chaque strate de roche noire  
re-crie les cris des mouettes.

Chaque strophe crie à sa mouette noire :  
«va chercher le mort! va chercher le mort!»

## Gabbiano nero, buoi rossastri

1

I due pescatori sono giovani,  
escono in mare all'alba.

Il mare è agitato.

Trenta chilometri al largo un'onda mostruosa  
rovescia la barca,  
annegano.

Due giorni dopo un corpo riappare sulla riva.

Del secondo corpo non si sa niente.

Col mare calmo e basso  
i banchi di scogli si agitano  
infuriati, separatamente.

Ogni strato di roccia nera  
ripete le strida dei gabbiani.

Ogni verso grida al suo gabbiano nero:

«va a cercare il morto! va a cercare il morto!»

2

Toutes les Alpes se mettent en demi-cercle  
autour du Pô. Le Pô est leur fils affamé.

Toutes les Alpes s'arrachent viscères et chairs  
et les jettent à leur fils.

Ceux qui habitent depuis toujours les Alpes  
jettent aux torrents leurs rognures, leurs journaux  
de deuil, de guerre, de fiançailles absurdes.

Le Pô reprend la totalité du legs.

Limons et galets blancs.

Les pêcheurs morts à l'embouchure du Pô  
aiment le Pô. Viennent manger les débris.

2

Le Alpi si dispongono in semicerchio  
intorno al Po, il loro figlio affamato.

Le Alpi si strappano viscere e carni  
e le gettano al loro figlio.

Coloro che da sempre abitano le Alpi  
gettano nei torrenti i loro avanzi, i loro diari  
di lutto, di guerra, di compromessi assurdi.

Il Po raccoglie la totalità del lascito.

Fanghiglie e sassi bianchi.

I pescatori morti alla foce del Po  
amano il fiume. Vengono a mangiare i detriti.

3

Deux bœufs roux tirent le chariot.  
Sur le chariot, le cercueil du mort inconnu.  
Une foule l'accompagne. Rustique, bruyante.  
Les bœufs vont passer la grand'porte  
peinte là-haut près de la voûte  
par dessus la tête des vivants.  
Les bœufs sont peints là-haut.  
Toute la basilique frémit sous le sabot des bœufs peints.  
Les bœufs roux, bossus comme paire de montagnes,  
grands convoyeurs de cadavres  
parmi la couleur et les chants.

3

Due buoi rossastri tirano il carro.  
Sul carro, la bara del morto sconosciuto.  
Una folla la accompagna. Paesana, rumorosa.  
I buoi passeranno per la grande porta  
dipinta lassù vicino alla volta  
sopra la testa dei viventi.  
I buoi sono dipinti là in alto.  
Tutta la basilica vibra sotto lo zoccolo dei buoi dipinti.  
I buoi rossastri, curvi come una coppia di montagne,  
grandi trasportatori di cadaveri  
tra il colore e i canti.



4

Sur la place du marché chaque matin  
un homme sans avant-bras mendie  
de terrasse en terrasse de café.  
Je crois que personne n'accroche son regard.  
Il glisse d'une table à l'autre  
en tordant devant les gens  
les doigts difformes qui ont poussé à ses coudes.  
La nappe phréatique de la ville remue  
entre ses doigts affreux. Et il chante.

4

Ogni mattina sulla piazza del mercato  
un uomo senza avambracci chiede l'elemosina  
vagando tra i caffè all'aperto.  
Credo che nessuno lo degni di uno sguardo.  
Scivola da un tavolo all'altro  
torcendo davanti alle persone  
le dita deformi che hanno attaccato ai suoi gomiti.  
La falda freatica della città sussulta  
tra le sue terribili dita. Ed egli canta.

5

La lagune se tient à mi-pente du réel.  
Elle ne tombe pas. Ni ne glisse.  
Les bœufs la fréquentent  
avec cadavre ou pas.  
Le Pô l'admire. Pas les Alpes  
qui sont dans le ciel et penchées.  
La lagune mange les hommes,  
ne laisse presque rien de leurs dépouilles.  
Elle est à mi-pente car les esprits invisibles,  
les gens peu visibles et nous  
la portons par en dessous.

5

La laguna si regge a metà pendio del reale.  
Non cade. Non scivola.  
I buoi la frequentano  
con o senza salme.  
Il Po la ammira. Non le Alpi  
che svettano nel cielo, inclinate.  
La laguna divora gli uomini,  
non lascia quasi niente delle loro spoglie.  
E' a metà pendio perché gli spiriti invisibili,  
le persone poco visibili e noi  
la sospingiamo verso l'alto.

6

Les peu visibles vont par milliers  
et dizaines de milliers. Bus, trams,  
trains de banlieue tôt le matin tard le soir  
regorgent d'atlantes pauvres, abrutis de fatigue, gris.

Long chemin depuis Pakistan, Mali,  
Kosovo, Nigeria, Roumanie, longs  
voyages firent les atlantes gris, les peu visibles.  
La lagune et Venise et la peinture classique  
et la sculpture baroque et la mosaïque  
ne tombent ni ne glissent  
car les atlantes venus de partout ailleurs  
sur leurs épaules et leurs têtes portent  
portent portent.  
Essentielle est aux quais, aux entrepôts,  
aux madrigaux, au raffiné flou,  
essentielle est leur vie.  
Essentielle : la vie humaine est leur vie.  
Ils parlent peu. Ils parlent.

6

I poco visibili si muovono a migliaia,  
a decine di migliaia. Bus, tram,  
treni locali di primo mattino e alla sera tardi  
traboccano di atlantidi poveri, abbrutiti dalla fatica, grigi.

Un lungo cammino da Pakistan, Mali,  
Kosovo, Nigeria, Romania, lunghi  
viaggi hanno reso grigi gli atlantidi, i poco visibili.  
La laguna e Venezia e la pittura classica  
e la scultura barocca e il mosaico  
non cadono né scivolano  
perché gli atlantidi venuti da ogni dove  
li reggono sulle loro spalle e sulle loro teste  
li reggono e li reggono.  
La loro vita è essenziale,  
essenziale per i moli, per i magazzini,  
per i madrigali, per la raffinata vaghezza.  
Essenziale: la vita umana è la loro vita.  
Essi parlano poco. Parlano.

Le Quatrième jour  
Il quarto giorno



*(6/05/2018)*

Avec ses cordes vocales  
le ciel a pris les vents qui se querellaient.  
Le ciel n'a pas de mains,  
seulement des cordes vocales  
désœuvrées.  
Pas d'yeux non plus,  
Mais il a une peau diaphane,  
tendue, cicatrisable toujours.  
Le ciel n'a pas d'organe vital  
ni de projet.  
Il a ces instruments-là, des cordes vocales.

En l'an mil les hommes étaient une montagne  
au vaste socle gris,  
une montagne avec ses quatre points cardinaux  
et ses cent vingt torrents.

La bêtise féodale décapita la montagne humaine.  
Les nuages étaient des grumeaux de sang.  
Des féodaux, des brutes, des trancheurs de tête  
jetaient en l'air comme des pierres  
les corps de faibles, de femmes, d'enfants.  
En retombant comme pierres lourdes les corps  
se disloquaient et écrasaient  
abris, corridors et cavernes du socle montagneux.  
Il pleuvait du sang  
et la douleur fut la mère de tous.

Alors des artisans ont pris le sable et le feu,  
ont pris le pigment qui fait le bleu ou le jaune  
et ils ont œuvré  
et ils ont dressé vertical l'immense et mince écran de verre,  
le vitrail, rosace lumière et couleur.  
Les vents querelleurs ont eu peur  
et l'ont contourné.  
Alors les verriers ont dressé tout autour de lui

fines parois et fins piliers pierreux  
et dans le ciel étonné  
la rosace a vibré comme voile.  
Effrayés les meurtriers féodaux et la guerre poisseuse  
restaient de l'autre côté du vitrail en bas,  
vagues et houle fangeuses où giclait à peine de lumière.  
Mais avec la membrane du vitrail  
les cordes vocales du ciel ont trouvé comment faire sonner  
et tinter et lancer un long chant qui étonna tous.

A cela manquait pourtant  
le sens d'un récit. Les verriers tâtonnaient.  
Sous la rosace immense ils ont dressé  
en vitraux verticaux tenant bien la rosace dans les vents du ciel  
de très hautes effigies de forme humaine,  
puissants mannequins de couleur et de lumière intense.

Sillonnant vertes vallées, carrefours et ports aux coques rouges,  
parmi les légendes les verriers ont choisi  
que leurs effigies humaines soient des porteurs de souffle  
et des poseurs de parole sur l'éboulis confus de la détresse,  
de l'espoir et de la disette : des prophètes, des diseurs.  
Sous la rosace leurs effigies sont Aaron, le frère  
à la langue fleurie, David aux syllabes sans peur,  
Salomon l'apaiseur.

Alors les gens il y a mil ans  
se sont resserrés au pied du vitrail de Chartres  
et ont trouvé une paix chantable  
car les couleurs de lumière, les effigies  
et les losanges de la rosace étaient enfin  
les cordes vocales du ciel réunies conjointes  
pour ce qu'il apprenait à chanter  
afin de soutenir la montagne des hommes  
et d'enfoncer les féodaux dans ses ravins  
où ils se mordaient la queue.

Con le sue corde vocali  
il cielo ha afferrato i venti che litigavano.  
Il cielo non ha mani,  
soltanto corde vocali  
inoperose.  
Non ha occhi,  
ma una pelle diafana,  
tesa, sempre cicatrizzabile.  
Il cielo non ha organi vitali  
né progetti.  
Ha questi strumenti, delle corde vocali.

Nell'anno Mille gli uomini erano una montagna  
dall'ampio zoccolo grigio,  
una montagna con i suoi quattro punti cardinali  
e i suoi centoventi torrenti.

La stupidità feudale decapitò la montagna umana.  
Le nuvole erano grumi di sangue.  
Signori, violenti, tagliatori di teste  
lanciarono in aria come pietre  
i corpi di deboli, di donne, di bambini.  
Ricadendo come pesanti macigni, quei corpi  
si smembrarono e distrussero  
rifugi, corridoi e caverne della base montuosa.  
Pioveva sangue  
e il dolore fu la madre di tutti.

Allora degli artigiani presero la sabbia e il fuoco,  
presero il pigmento per fare il blu o il giallo  
e si misero all'opera  
innalzando l'enorme e sottile schermo trasparente,  
la vetrata, rosone tutto luce e colore.  
I venti litigiosi ebbero paura  
e si tennero lontani.  
Poi i vetrai gli costruirono intorno



sottili pareti e fini pilastri di pietra  
e il rosone vibrò come una vela  
nel cielo stupito.

Intimoriti, i signori assassini e la putrida guerra  
restarono in basso dall'altra parte della vetrata,  
onde e marosi di fango dove a stento penetrava la luce.  
Con la membrana della vetrata  
le corde vocali del cielo trovarono il modo di far risuonare  
e tintinnare e diffondere un lungo e sorprendente canto.

A tutto ciò mancava ancora  
il senso di un racconto. I vetrai si diedero da fare.  
Alzarono sotto l'immenso rosone  
in vetrate verticali che lo tengono saldo tra i venti del cielo  
altissime figure di forma umana,  
potenti manichini di colore e di intensa luce.

Solcando verdi vallate, crocevia e porti dalle rosse barche,  
i vetrai scelsero tra le leggende  
personaggi che fossero dei portatori di respiro  
e dei posatori di parola sulla frana confusa della miseria,  
della speranza e della carestia: dei profeti, dei dicitori.  
Sotto il rosone le loro effigi sono quelle di Aronne, il fratello  
dalla parlata fiorita, di Davide dalle sillabe impavide,  
di Salomone il conciliatore.

Così le persone mille anni fa  
si strinsero ai piedi della vetrata di Chartres  
e trovarono una pace cantabile  
perché i colori luminosi, le effigi  
e le losanghe del rosone  
erano le corde vocali del cielo finalmente riunite  
per insegnargli a cantare  
a reggere la montagna degli uomini  
e a sprofondare i signori nei suoi baratri  
dove si morderanno la coda.

*(Montagna di Koyo, Mali)*

Le désert a une odeur  
bien plus agrippante que quelques éclats de sel.

La pierre a une odeur  
bien plus profonde que des incidents de burin.

La montagne a une odeur  
bien plus âpre que telle charogne en fond de ravin.

Unique et universelle est l'odeur  
comme le sang du deuxième jour  
qui coule à flot sur le désert, la pierre et la montagne  
avant de se dissimuler dans les ombres.

L'odeur est une et un milliard en une,  
poussière du grand combat  
dont ciel et terre s'entrelacèrent  
et engendrèrent le désert, la pierre et la montagne.

Voilà pourquoi un torrent fracasse toujours  
l'espace en deux avec des odeurs si amères ;  
et l'ordre amoureux du monde,  
on l'observe et le respecte.

Couards, veules et courtisans  
ont bien trop peur  
et cherchent partout du silence  
comme un déodorant mystique.

Mais certains aux mains calleuses  
relèvent la plume du martinet que brisa l'aigle  
et le piquant du porc-épic égorgé à minuit,  
brûlent et broient l'écorce de l'arbre unique,  
puis à peine d'eau : voici l'encre noire ;  
avec l'encre et le bout dur  
ils saisissent le chemin de l'odeur sauvage

depuis le brouhaha du deuxième jour  
jusqu'à notre narine droite.

Le chemin c'est un trait d'encre.  
La narine gauche c'est l'œil unique  
du désert, de la montagne et de la pierre,  
l'œil qui voit le trait.

Je suis le troisième jour  
où naît le dessin qui nous chante la légende rythmée,  
merveilleuse et cinglante séquence  
du tumulte odorant du monde.

Mains calleuses qui vous retirez dans les terriers  
de l'odeur, ce matin où tracez-vous  
les traits du dessin, squelettes d'os fins des ailes  
qui battent dans le ciel vers le quatrième jour?

*(Montagna di Koyo, Mali)*

Il deserto ha un odore  
molto più pungente di qualche scheggia di sale.

La pietra ha un odore  
molto più intenso delle evenienze di scalpello.

La montagna ha un odore  
molto più aspro di una carogna in fondo al burrone.

Unico e universale è l'odore  
come il sangue del secondo giorno  
che scorre a fiotti sul deserto, la pietra e la montagna  
prima di nascondersi tra le ombre.

L'odore è uno e miliardi in uno,  
polvere della strenua lotta  
in cui cielo e terra si avvinghiano  
e generano il deserto, la pietra e la montagna.

Ecco perché un torrente spezza sempre  
in due lo spazio con odori così amari;  
e l'ordine amoroso del mondo  
lo si osserva e lo si rispetta.

Codardi, ignavi e cortigiani  
hanno così tanta paura  
da cercare ovunque il silenzio  
come un deodorante mistico.

Invece c'è chi, con mani callose,  
raccolge la penna del rondone tranciata dall'aquila  
e l'aculeo del porcospino sgozzato a mezzanotte,  
brucia e tritura la corteccia dell'unico albero,  
aggiunge un po' d'acqua: ed ecco l'inchiostro nero;  
con l'inchiostro e la punta dura  
sceglie il cammino dell'odore selvaggio

dal fracasso del secondo giorno  
fino alla nostra narice destra.

Il cammino è un tratto d'inchiostro.  
La narice sinistra è il solo occhio  
del deserto, della montagna e della pietra,  
l'occhio che vede il tratto.

Io sono il terzo giorno  
in cui nasce il disegno che ci canta la leggenda ritmata,  
meravigliosa e sferzante sequenza  
del tumulto fragrante del mondo.

Mani callose che vi ritirate nei rifugi  
dell'odore, dove abbozzerete stamattina  
i tratti del disegno, l'ossatura sottile delle ali  
che battono nel cielo verso il quarto giorno?

**Nouveaux Poèmes de Prague**  
**Nuovi poemi di Praga**



*(17/06/2018)*

1

Il est allé au bout de la ligne du tram 17  
qui monte qui monte sur la colline.  
Il a trouvé une bonne table verte en bois,  
s'est assis dos à la ville  
qui s'enfonce dans le paysage en bas,  
a commandé une bière, a ouvert son gros livre.

Pour sa lecture silencieuse  
les martinets se sont écartés,  
sont eux aussi montés montés montés  
pour s'adosser aux cumulus préparant  
l'orage du soir.

L'encre sur les pages du très gros livre  
qu'il a ouvert sur la table verte  
pèse un poids extrême,  
comme une sueur de plomb,  
traverse le papier,  
ruisselle jusqu'au carrelage, jusqu'à la cave,  
à la nappe phréatique, à la plage  
de l'autre côté de la mer,  
là où les trafiquants d'esclaves s'affairent sur le sable  
pour gonfler le canot pneumatique.

Puis il lève les yeux de son livre,  
boit un peu de bière,  
lève ses yeux jusqu'aux cumulus  
dont très sombre est la base  
puis regarde ce qu'en volant à tire-d'aile  
essaient d'écrire les martinets si hauts  
que presque invisibles.

A cinq mètres du sol incliné  
les fils électriques du tramway  
quittent leurs pylônes,  
cherchent mieux, beaucoup mieux.

Le lecteur dos à la ville  
pose ses mains sur ses cuisses,  
plonge de nouveau dans son très gros livre.  
Les fils du tram se glissent dans les menus tunnels d'encre  
que forment les lettres noires, tout abasourdis,  
endolories, orphelines, désorientées.  
Non, le lecteur relève la tête, recommence à déchiffrer  
sous le nuage noir les lignes à l'encre blanche  
et personne ne sait plus qui a écrit en blanc  
ce dont la mémoire ne se départit jamais.

Les fils du tram creusent explorent des galeries  
dans l'épaisseur du sens vieux  
qui s'est agrippé à la peau du sol,  
qui s'est embourbé près de la nappe phréatique  
sous la voûte de cavernes sans lumière.

Est-ce qu'ici sur la colline au nord de Prague  
vols de martinets, fils débridés du tram  
assez se croisent pour offrir à lire  
au lecteur qui a laissé le fardeau de son alphabet  
lui brouiller la cervelle?

Si le lecteur solitaire veut lire, trouve-t-il bien le bon alphabet,  
l'humain alphabet, celui que justement remue  
et brasse sur le sable  
de l'autre côté de la mer l'esclave enfui  
(et d'ailleurs encore un esclave puis un autre  
et un autre...) qui veut venir s'installer  
sur la marge du livre ouvert mais dont  
l'encre est en passe de s'effacer?



1

Si è recato al capolinea del tram 17  
che s'inerpica su per la collina.  
Ha trovato un bel tavolo verde di legno,  
si è seduto dando le spalle alla città  
affondata nel paesaggio sottostante,  
ha ordinato una birra, aperto un grosso libro.

Per la sua lettura silenziosa  
i rondoni si sono allontanati,  
anch'essi sono saliti sempre più in alto  
fino ad accostarsi alle nuvole  
che preparano il temporale serale.

L'inchiostro sulle pagine dell'enorme libro  
che ha aperto sul tavolo verde  
pesa in modo esagerato,  
come un sudore di piombo,  
attraversa la carta,  
gocciola lungo il pavimento fino alla cantina,  
alla falda freatica, alla spiaggia  
dall'altra parte del mare,  
dove i trafficanti di schiavi armeggiano sulla sabbia  
per gonfiare un gommone.

Poi solleva gli occhi dal suo libro,  
beve un po' di birra,  
alza lo sguardo verso le nuvole  
scurissime nella parte inferiore,  
scruta quello che volando ad ali spiegate  
cercano di scrivere i rondoni  
così in alto da essere quasi invisibili.

A cinque metri dal suolo in pendenza  
i fili elettrici del tram  
lasciano i loro tralicci  
in cerca di qualcosa di migliore.

Il lettore con le spalle alla città  
posa le mani sulle sue gambe,  
si immerge di nuovo nel suo grande libro.  
I fili del tram si insinuano nei sottili cunicoli d'inchiostro  
formati dalle lettere nere, così sconcertate,  
doloranti, orfane, disorientate.  
No, il lettore rialza la testa, riprende a decifrare  
sotto le nuvole nere le linee d'inchiostro bianco  
e nessuno sa più chi ha scritto in chiaro  
ciò di cui mai si perde la memoria.

I fili del tram scavano, esplorano gallerie  
nello spessore del vecchio significato  
che si è attaccato alla pelle del suolo,  
impantanato vicino alla falda acquifera  
sotto la volta di caverne senza luce.

Forse qui, sulla collina a nord di Praga,  
voli di rondoni, fili scatenati del tram  
s'incrociano in modo da offrire una lettura  
a chi ha lasciato che il fardello del suo alfabeto  
gli confondesse il cervello.

Se il lettore solitario vuole leggere, troverà l'alfabeto giusto,  
l'alfabeto umano, quello che lo schiavo fuggito  
(e un altro schiavo ancora, poi un altro  
e un altro...) smuove e rimescola sulla sabbia  
dell'altra sponda del mare,  
col desiderio di venire a posarsi  
sul margine del libro aperto  
il cui inchiostro sta per svanire.

Arrivent par le fond de la petite galerie commerciale vide  
la mère en robe rouge et la fille en robe rouge.  
Ou la sœur et la sœur.  
Chargées de cabas de courses.  
Cabas au bout de chaque bras.  
Jambes lourdes. Décolletés profonds pour l'été.  
Remontant du sous-sol  
la malédiction des péchés  
qu'elles n'ont jamais commis.  
Rapportant de l'arrêt du tram derrière les commerces  
le verdict céleste qu'en secouant leurs épaules nues  
elles annulent et font tomber  
comme une bouffonnerie de plus  
dans leurs cabas saignants  
et le rouge déteint partout.  
Et même la langue qu'elles parlent  
est la flamme agitée rouge intense  
où j'aimerais reconnaître la forme et l'élan  
d'une pensée libre.

Arrivano dal fondo della piccola galleria commerciale vuota  
la madre col vestito rosso e la figlia col vestito rosso.  
O forse sono due sorelle.  
Cariche di borse della spesa.  
Borse all'estremità di ogni braccio.  
Gambe pesanti. Scollature profonde per l'estate.  
Tirano su dal sottosuolo  
la maledizione dei peccati  
che non hanno mai commesso.  
Riportano dalla fermata del tram dietro i negozi  
il verdetto celeste che scuotendo le spalle nude  
annullano e lasciano cadere  
come un'ulteriore buffonata  
nelle loro borse della spesa sanguinanti  
e nel rosso che si sparge ovunque.  
Anche la lingua che parlano  
è la fiamma inquieta, d'un rosso vivo,  
in cui mi piacerebbe riconoscere forma e slancio  
di un pensiero libero.

Ils attendent dans le noir le tram.  
Tous étrangers ils ne lisent pas  
l'affichette en tchèque qui annonce quelques travaux  
fermant justement leur ligne cette nuit.  
Ils attendent dans le noir sur la colline.  
Dans le noir la ville s'en va.  
Dans un marais noir la ville  
sans saluer s'en est allée.  
Parmi eux un ivrogne allemand.  
Personne n'a de perche pour sonder le marais noir.  
Personne n'a d'esquif pour glisser dans la nuit.

Soudain un tram passe sans bruit  
mais en sens contraire, dedans en pleine  
lumière des visages chinois et tchèques  
tous muets, vaguement souriants.

Aspettano il tram nell'oscurità.  
Tutti stranieri, non leggono  
il cartello in ceco che annuncia lavori  
che chiudono la loro linea stanotte.  
Attendono nel buio sulla collina.  
Nel buio la città scompare.  
In una palude nera la città  
se n'è andata senza salutare.  
Tra loro un tedesco ubriaco.  
Nessuno ha una pertica per sondare la palude nera.  
Nessuno ha una barca per scivolare nella notte.

All'improvviso passa un tram silenzioso  
ma in direzione opposta, all'interno  
in piena luce facce cinesi e ceche  
tutte mute, vagamente sorridenti.

Jamais si fleuris n'ont été les tilleuls,  
chaque après-midi l'orage éclate ou menace.  
L'herbe est déserte, courte, piquante.  
Vastes les pelouses rases jaunies  
et les terrasses en arc de cercle autour du château.  
Fut gloire d'une famille féodale il y a cinq siècles,  
est maison de retraite, palais lent et silencieux.  
Au dessus de la porte close à jamais de l'écurie  
le blason crispé sculpté aux huit heaumes,  
personne plus ne le déchiffre.

*Zavolej mi !* le cri sidère alouettes et martinets  
très haut sous les cumulus.

*Zavolej mi.* A nouveau. Jailli de sous  
le grand tilleul dont toutes les feuilles frémissent  
puis se redressent et se figent dans l'air chaud.  
Du côté sud du mouvoir: opéra sans voix / statues  
de Braun se tordant au fond de leur grès sombre.

*Zavolej mi* crie à nouveau sous le tilleul  
un très vieil homme enfui de sa chambre.  
La moitié de son cerveau est une boue blanche et lourde.

*Zavolej mi* crie très fort et lentement le vieil homme.  
Le tilleul ouvre ses ailes.  
Les statues tordues au jardin sont matière  
blanche et grise et noire.  
Le vieux, avant de s'endormir sous l'arbre,  
le vieux crie encore une fois

*Zavolej mi !*

Appelle-moi !

I tigli non sono stati mai così in fiore,  
 ogni pomeriggio il temporale si abbatte o minaccia.  
 L'erba è trascurata, scarsa, spinosa.  
 Vasti i prati rasi ingialliti  
 e le terrazze ad arco di cerchio intorno al castello.  
 Fu il vanto di una famiglia feudale cinque secoli fa  
 ed ora è una casa di riposo, un palazzo calmo e silenzioso.  
 Sopra la porta della stalla chiusa per sempre  
 lo stemma scultoreo con otto elmi, deformato,  
 che più nessuno cerca di decifrare.

*Zavolej mi!* Il grido sorprende allodole e rondoni  
 altissimi sotto le nuvole.

*Zavolej mi.* Di nuovo. Proviene  
 da sotto il grande tiglio le cui foglie fremono tutte  
 poi si raddrizzano e si irrigidiscono nell'aria calda.  
 Dalla parte sud dell'ospizio, un'opera senza voce,  
 statue di Braun che si contorcono nel loro marmo scuro.

*Zavolej mi,* grida ancora sotto il tiglio  
 un uomo molto vecchio fuggito dalla sua camera.  
 Metà del suo cervello è una poltiglia bianca e densa.

*Zavolej mi,* grida fortissimo e a fatica il vecchio.  
 Il tiglio apre le sue ali.  
 Le statue contorte nel giardino sono materia  
 bianca e grigia e nera.  
 Il vecchio, prima di addormentarsi sotto l'albero,  
 grida ancora una volta

*Zavolej mi!*  
 Chiamami!



L'Europe, c'est de l'eau, ce sont des eaux internationales.  
 Cernées de terres à définitions criardes  
 et à fonciers rudes, où empaler ceux qu'on attrape  
 et qu'on appelle les pirates parfois, les migrants souvent.  
 Les terres autour de cette mer, oui, terres :  
 la Baltique salée comme une morue séchée, comme  
 un lit calviniste mis debout,  
 l'Atlantique rougi du sang précolombien  
 et de celui du commerce triangulaire,  
 la Méditerranée tricheuse de théâtre catholique,  
 l'Oural herse de fer dont les tsars de jadis  
 et de maintenant déchiquètent leurs peuples.

L'Europe, ce sont des eaux internationales  
 où Platon lança son radeau d'ivoire, Elytis son soleil,  
 Cendrars son train sifflant, Beethoven son cyclone,  
 donc des algues excessives, des courants,  
 du plancton amoureux.

Au centre des eaux batailleuses, une île souple.  
 Son nom : Prague. Sans rive escarpée ni falaise  
 ni écume ni récif ni grotte à pirates.  
 Une île flottante et qui revient sans cesse au centre.  
 Son humus et son sédiment en langues variées, c'est la parole.  
 Son poteau-mitan et le lest d'or de son âme,  
 c'est la parole. La parole éventuelle et sans maître.

Ici s'affrontent deux qui se disent parlants,  
 créatures amphibies.

L'un se reconnaît dans la forme, toute en pointes  
 et en creux, d'un prophète maigre  
 que Braun sculpta comme un bateau échoué :  
 un prophète s'étant trompé de dentier, bégayant.

L'autre a la forme sans contour qui est  
 le mouvement sans fin divergeant de la parole ouverte :

cet autre parle plusieurs langues.

L'un possède la lueur aigre qui émane du fossile  
au fond du torse sculpté en grès brun.  
Voilà, c'est la cynique boussole qui clignote ; les apeurés,  
les amers, les tueurs la regardent souvent  
pour vérifier que la chasse aux migrants est situable et ouverte  
et pour jauger leur propre pureté académique.  
Ces violents ne s'aperçoivent pas qu'autour  
Braun a sculpté dans le grès des guenilles moussues  
pour vêtir le torse maigre du prophète  
car Braun savait très bien que les hommes  
sont frêles et doivent s'asseoir ensemble  
pour manger et se parler : le prophète ne précède  
aucune vérité, mais ouvre des parloirs et des débats.

Mais celui-ci a si peur des autres  
qu'il lui faut à tout prix tripatouiller les os de grès,  
autopsier le prophète et se rassurer avec ce squelette  
qui devient le sien,  
car il pense que là est la vérité unique,  
qu'elle s'appelle l'académisme  
et que ça le sauve des rudes tempêtes  
de notre mer l'Europe.  
Académisme, trompète-t-il, c'est rameaux de corail,  
arcades de platine, racines de titane.  
Hors académisme, trompète-t-il, c'est déluge,  
charabia étranger.

L'autre en souriant  
fait passer l'Europe aux tumultueuses eaux  
sur des tamis de grains de sable,  
trie, lave, écoute pour trouver le chant des eaux,  
entend la pluie humaine, larme, baiser et bain,  
soif et regain de vie  
sur des tamis de grains de pensée,  
entend l'Europe en ses eaux  
être à son tour aussi l'humaine pluie, ocre ou brune,  
beige ou rose, souple comme sa propre peau

en tous langages,  
tendant au loin verres et carafe.

L'Europa è acqua, è acque internazionali.  
 Circondate da terre di vistosi contrassegni  
 e rigide proprietà fondiari dove impalare i catturati  
 che vengono chiamati a volte pirati, spesso migranti.  
 Le terre intorno a questo mare, sì, le terre:  
 il Baltico salato come il merluzzo essiccato,  
 come un letto calvinista messo in verticale,  
 l'Atlantico arrossato dal sangue precolombiano  
 e da quello del commercio triangolare,  
 il Mediterraneo baro di teatro cattolico,  
 gli Urali erpice di ferro con cui gli zar di un tempo  
 e di oggi dilaniano i loro popoli.

L'Europa è acque internazionali  
 dove Platone lanciò la sua zattera d'avorio, Elytis il suo sole,  
 Cendrars il suo treno fischiante, Beethoven il suo ciclone,  
 dunque alghe in eccesso, correnti,  
 plancton amoroso.

Al centro delle acque tempestose, un'isola flessibile.  
 Il suo nome: Praga. Senza coste ripide né scogliere  
 né schiuma né scogli o grotte dei pirati.  
 Un'isola galleggiante che continua a ritornare al centro.  
 Il suo humus e i suoi sedimenti in varie lingue sono la parola.  
 Il suo pilastro centrale e il peso d'oro della sua anima  
 sono la parola. La parola possibile e senza padrone.

Qui si confrontano due che si dicono parlanti,  
 creature anfibe.

Uno si riconosce nella forma, tutta appuntita  
 e incavata, di un profeta magro  
 che Braun ha scolpito come un battello arenato:  
 un profeta con la dentiera sbagliata, balbuziente.

L'altro ha la forma senza profilo che è  
 il movimento sempre cangiante della parola aperta:

lui e il primo parlano diverse lingue.

Uno ha il bagliore aspro che emana dal fossile  
alla base del busto scolpito in arenaria bruna.  
Ecco, è la cinica bussola che lampeggia; i pavidì,  
i rancorosi, gli assassini la guardano spesso  
per verificare che la caccia ai migranti sia localizzabile e aperta  
e per misurare la propria purezza accademica.  
Questi violenti non si accorgono che intorno  
Braun ha scolpito nell'arenaria stracci muschiosi  
per rivestire il busto magro del profeta  
perché sapeva benissimo che gli uomini  
sono fragili e devono sedersi insieme  
per mangiare e parlarsi: il profeta non precede  
alcuna verità, ma apre conversazioni e dibattiti.

Costui, invece, ha così paura degli altri  
che deve a tutti i costi rimaneggiare le ossa di arenaria,  
fare l'autopsia al profeta e rassicurarsi con questo scheletro  
che sta diventando il suo,  
perché pensa che questa sia l'unica verità,  
che il suo nome sia accademismo  
e che lo salvi dalle forti tempeste  
del nostro mare, l'Europa.  
L'accademismo, proclama, è rami di corallo,  
arcate di platino, radici di titanio.  
Al di fuori dell'accademismo, sentenza, è il diluvio,  
l'incomprensibile babele.

L'altro, sorridendo,  
fa passare l'Europa dalle tumultuose onde  
sopra crivelli per la sabbia,  
setaccia, lava, ascolta per trovare il canto delle acque,  
sente la pioggia umana, lacrima, bacio e bagno,  
sete e rinnovamento della vita  
su setacci di granelli di pensiero,  
sente l'Europa con le sue acque  
essere a sua volta la pioggia umana, oca o bruna,  
beige o rosa, duttile come la sua pelle

in tutte le lingue,  
che porge al lontano bicchieri e caraffa.

**Les Têtes (et un préliminaire)**  
**Le teste (e una premessa)**



*(28/06/2018)*

Ce mois de juin 2018, nausée infecte et insupportables souvenirs historiques nous serrent la gorge: à la suite de sa campagne électorale très agressive et de multiples violences racistes qu'il attise contre des migrants, allant jusqu'à des ratonnades et des meurtres, un parti populiste partage le pouvoir en Italie avec un parti « anti-système », pour le moment balayé par d'incessantes annonces haineuses du premier : fichage des Roms, expulsion des clandestins, fermeture des ports aux navires de sauvetage des ONG, etc. Dans mon livre *Carène* (publié en italien et en français en novembre 2017, immédiatement porté à la scène en Italie et en France) je dis l'arrivée dramatique et épique des migrants, essentiellement africains, accueillis avec générosité par une bonne part de la population sicilienne. C'est la guerre ou l'extrême pauvreté qui ont chassé du Sahel ces héros aux vastes et profondes cultures. Les voici, attirés par un continent qu'ils savent actuellement en paix, ils ont raison, et prospère, ils se leurrent car cette prospérité est gravement inégalitaire. Mais dans *Carène* je disais aussi l'«ambiguïté» envers eux de certaines «familles féodales» de l'île, trop heureuses de les asservir.

Comme je le voyais à Prague au début de ce mois de juin, comme en Autriche, Hongrie, Pologne, Slovaquie, comme partiellement en France, le populisme raciste brasse ignorance et manipulation. Il malmène tout. Majoritaire il est encore plus dangereux. Jamais nous ne laisserons cette violence dégradante ruiner la parole ni ravager le chantier de la Carène, que, charpentiers de tout continent, ensemble nous construisons.

L'Europe dont presque tous les pays ont eu des avant-gardes littéraires et artistiques aussi brillantes que variées au début du siècle passé, l'Europe pourtant terre de rencontres, pourtant si riche de multiples langues et de multiples cultures, l'Europe à présent s'essouffle. L'Europe a trop pris le risque mortel de racornir presque toute son âme dans la marchandise, dans la télévision commerciale au rire gras, dans la frilosité ricanante, dans l'individualisme morose. La langue-espace du continent devient terne. Créer en dialogue avec elle n'est pas fluide. Trop de créateurs contemporains perdent horizon et s'enferment dans la solitude d'un hermétisme esthétisant, hédoniste ou intellectualisant. Mais justement l'Europe, dans ces années de grandes migrations, a à portée de main la chance de pouvoir se rouvrir et de pouvoir redevenir fertile et jeune, grâce au métissage et grâce au dialogue. Si du moins elle sait comprendre l'apport considérable des gens jeunes qui



arrivent d'autres continents. Car ils sont riches de cultures millénaires et d'anthologies polysémiques, complexes, dynamiques. Car le cœur de leur anthropologie n'est pas la marchandise mais le lien humain.

In questo mese di giugno, nausea ammorbante e atroci ricordi storici ci stringono la gola: in seguito a una campagna elettorale particolarmente aggressiva e alle molteplici violenze razziste che essa fomenta contro i migranti, fino alla pulizia etnica e agli omicidi, un partito populista condivide il potere in Italia con un partito “anti-sistema”, per il momento messo ai margini dagli incessanti odiosi proclami del primo: schedatura dei Rom, espulsione dei clandestini, chiusura dei porti alle navi di salvataggio delle ONG, etc. Nel mio libro *Carena* (pubblicato in italiano e in francese nel novembre del 2017 e immediatamente messo in scena in Italia e in Francia) racconto l’arrivo drammatico ed epico dei migranti, soprattutto africani, accolti con generosità da buona parte della popolazione siciliana. E’ la guerra o l’estrema povertà che hanno cacciato dal Sahel questi eroi dalle vaste e profonde culture. Sono qui, attratti da un continente che sanno attualmente in pace, ed hanno ragione, e prospero, e in questo si sbagliano perché questa prosperità è notevolmente diseguale. Ma in *Carena* parlavo anche dell’ambiguità nei loro confronti da parte di alcune “famiglie feudali” dell’isola, ben felici di poterli sfruttare.

Come ho potuto constatare a Praga all’inizio del mese di giugno, e così pure in Austria, Ungheria, Polonia, Slovacchia e parzialmente in Francia, il populismo razzista mescola ignoranza e manipolazione. Brutalizza tutto. Quando diventa maggioritario, è ancora più pericoloso. Non permetteremo mai che questa violenza degradante distrugga la parola e devasti il cantiere della *Carena*, che noi, carpentieri di ogni continente, costruiamo insieme.

L’Europa, nella quale quasi tutti i paesi hanno avuto delle avanguardie letterarie e artistiche tanto brillanti e varie all’inizio del secolo scorso, l’Europa malgrado tutto terra di incontri, così ricca di molteplici lingue e culture, l’Europa oggi arranca. Corre il rischio veramente mortale di piegare la sua anima alla merce, alla televisione commerciale dalla risata grassa, alla volgarità sghignazzante, all’esasperato individualismo. La lingua-spazio del continente diventa smorta. Creare in dialogo con essa non è cosa semplice. Troppi artisti contemporanei smarriscono il proprio orizzonte e si rinchiodano nella solitudine di un ermetismo estetizzante, edonista o intellettualistico. Eppure l’Europa ha davvero a portata di mano, in questi anni di grandi migrazioni, l’opportunità di riaprirsi e di ridiventare fertile e giovane grazie all’incrocio di culture e al dialogo. Se solo riuscisse a capire il

notevole contributo dei giovani che arrivano da altri continenti, portatori di culture millenarie e di antropologie polisemiche, complesse, dinamiche. Il cuore della loro visione del mondo non è la merce ma il legame umano.

## Les Têtes

Le torrent descend  
par mon côté droit  
dans mon oreille droite.

A cette oreille  
le torrent roule des pierres froides  
roule des têtes tranchées.

Le vent remonte le vallon,  
le torrent descend le vallon,  
c'est un escalier.

En bas de l'escalier  
le torrent trouve une mer,  
des os humains blanchis par les tempêtes  
et des assassins fiers  
qui ont remplacé les mots d'accueil  
par des insultes et des haches.

Le vent remonte le vallon,  
frais vent libre  
par bourrasques et bonds il remonte  
les têtes que tranchent les meurtriers racistes,  
têtes d'Orphée à mille bouches,  
têtes noires africaines ou roms  
ou de mille autres sangs.

Tête tranchée  
jamais ne se tait.

Par mon côté gauche  
à mon oreille gauche la vie afflue  
qui n'est vie que si tout ouïe  
mon corps et ton corps et l'inconnu corps  
sont le son les mille sons  
de la vie des vivants  
et des tués qui voulurent migrer

et qui ne meurent jamais.

A chaque bruyant gradin du torrent  
à chaque marche du grand récit de l'eau  
roule en bruit sourd une tête  
une pierre.

Mes deux oreilles entourent  
la pierre qui dans l'eau roule.

Tête qui roule tête étrangère  
toujours me réapprend  
en roulant dure et têtue  
la vie de la parole,  
notre grande simple tête  
dont chacun est le corps,  
dont chacun est une phrase libre,  
un fraternel mot.

Et si violence brute  
se glisse un soir  
aussi dans la course du torrent

et si un soir violence brute  
en plus arrache jeune mélèze de la rive,  
poutre future de notre carène,  
le brise le broie,  
mes frères, et d'Afrique et d'ici, et moi  
à l'aube le replantons,  
mélèze frère de tous mes frères.

Torrent, pourquoi un soir  
as-tu donné place  
au poison du monstre populiste?

Mélèze, arbre des gens de parole claire et fidèle.

## Le teste

Il torrente discende  
dalla mia parte destra  
nel mio orecchio destro.

In questo orecchio  
il torrente fa rotolare pietre fredde  
fa rotolare teste tagliate.

Il vento risale la valle,  
il torrente discende la valle,  
come su una scalinata.

Ai piedi della scalinata  
il torrente trova un mare,  
ossa umane sbiancate dalle tempeste  
e feroci assassini  
che hanno sostituito la parola accoglienza  
con insulti e mannaie.

Il vento risale la valle,  
fresco vento libero  
che tra burrasche e salti solleva  
le teste mozzate dagli assassini razzisti,  
teste di Orfeo dalle mille bocche,  
teste nere africane o rom  
o di mille altre etnie.

Una testa tagliata  
non tace mai.

Dal mio lato sinistro  
affluisce nel mio orecchio sinistro la vita  
che è tale solo se ascolta ogni cosa,  
il mio corpo e il tuo corpo e il corpo sconosciuto  
sono il suono i mille suoni  
della vita dei vivi

e degli uccisi che vollero migrare  
e che non muoiono mai.

A ogni rumoroso gradino del torrente  
a ogni passo del grande racconto dell'acqua  
rotola con un fragore sordo una testa  
una pietra.

Le mie due orecchie cingono  
la pietra che rotola nell'acqua.

La testa che rotola la testa straniera  
precipitando dura e ostinata  
mi insegna di nuovo ogni volta  
la vita della parola,  
una grande comune testa  
di cui ognuno è il corpo,  
di cui ognuno è una frase libera,  
una parola fraterna.

E se la violenza bruta  
si insinua una sera  
anche nel corso del torrente

e se una sera la violenza bruta  
sradica pure un giovane larice dalla riva,  
trave futura della nostra carena,  
lo spezza lo frantuma,  
io e i miei fratelli, d'Africa e di qui,  
all'alba lo ripiantiamo,  
il larice fratello di tutti i miei fratelli.

Torrente, perché una sera  
hai fatto spazio  
al veleno del mostro populista?

O larice, albero degli uomini di parola chiara e sincera!

**Le Frère du tigre**  
**Il fratello della tigre**



*(11/07/2018)*



\*

La crue arracha les arbres,  
les a couchés sur les bancs de galets blancs  
mais lui, petit frère du tigre,  
il remonte le cours du torrent.

Giclées de cris confus, là en aval.  
Cris aigus que le vent  
broie mêle.  
Est-ce que ce sont seulement des enfants ?  
Se baissent sur des remous,  
dans leurs casquettes prennent  
de l'eau qui aussi crie,  
la portent, la versent sur l'argile du bras mort,  
le vent gonfle les chemises ouvertes.

A deux heures la balle orange de Jupiter  
a traversé le bas du ciel par le sud.  
A quatre heures la lune s'est levée à l'est,  
a éteint les étoiles,  
a dressé l'aube  
et le ciel a été la voute ivoire  
où lui, petit frère, tire la nostalgie  
comme le rideau de la scène  
dont il nous cache ou prédit le sens.

Par dizaines les voix crient sous le vent,  
ne peuvent que crier  
crier sans phrase  
crier courts souffles piquants  
ne savent ici que crier  
et sur leurs notes les plus aiguës  
la montagne se pose  
et remonte à la racine du ciel.

Il y arrive aussi  
moins essoufflé  
plus silencieux

ayant affadi la dissimulation ou l'arrogance,  
apprenti à la maçonnerie  
de la parole et du don clair.

Le ciel n'arrive jamais à rester voute ivoire.  
Le ciel est toujours le simple retrait des cris  
maintenant que l'étiage s'approche  
et que le dénouement de la tragédie  
semble inévitable.

Mais à la crête sur un rocher  
qu'en rouge les cris de tout temps badigeonnent  
et que la lune, Jupiter et le vent ont évité,  
est assise la femme qu'il aime  
et qu'il ne voit que dans les soirs  
où la source du torrent tarit.

\*

La piena ha sradicato gli alberi,  
li ha distesi sui cumuli di ciottoli bianchi  
ma lui, fratello minore della tigre,  
risale il corso del torrente.

Fiotti di grida confuse, laggiù a valle.  
Grida stridule che il vento  
macina, rimescola.  
Si tratta soltanto di bambini?  
Si chinano su qualche vortice,  
raccolgono nei loro berretti  
un po' d'acqua che pure grida,  
la trasportano, la versano sull'argilla del tratto in secca,  
il vento gonfia le camicie aperte.

Alle due di notte il globo arancione di Giove  
ha attraversato la parte bassa del cielo da sud.  
Alle quattro la luna si è levata a est,  
ha spento le stelle,  
ha ridestato l'alba  
e il cielo è diventato una cupola color avorio  
dove lui, il piccolo fratello, trascina la nostalgia  
come il sipario della scena  
di cui ci nasconde o ci predice il senso.

A decine le voci gridano nel vento,  
non possono che gridare  
gridare senza frase  
gridare a brevi soffi pungenti,  
sanno solo gridare in questo luogo  
e sulle loro note più acute  
la montagna si adagia  
e risale verso la radice del cielo.

Anche lui arriva lassù  
meno affannato  
più silenzioso

avendo dismesso l'ipocrisia o l'arroganza  
apprendista costruttore  
della parola e della purezza del dono.

Il cielo non rimane mai una cupola avorio.  
Il cielo è sempre l'approdo naturale delle grida  
adesso che le acque si ritirano  
e che il finale della tragedia  
sembra inevitabile.

Ma sul crinale, su una roccia  
che le grida di ogni epoca dipingono di rosso  
e che la luna, Giove e il vento hanno aggirato,  
è seduta la donna che egli ama  
visibile a lui solo nelle sere  
in cui la sorgente del torrente si prosciuga.

## Des Masques Maschere



*(26/07/2018)*

1

Un bateau,  
un masque sur la mer

1

Un barcone,  
una maschera sul mare.

\*

2

Dans le sillage  
l'odeur du nom perdu  
de ce que l'on a laissé filer au fond

2

Nella sua scia  
l'odore del nome perduto  
di quello che abbiamo lasciato scivolare sul fondo.

3

Cent bateaux, au grand large  
est-ce déjà la forêt finale, elle crie en levant ses bras,  
masques brandis, oui, à bout de bras

3

Cento barconi, in mare aperto  
è già la foresta finale, che grida alzando le braccia,  
agitando maschere, una per ogni mano.

\*

4

Reprenons souffle, mes amis,  
la terre est encore loin

4

Riprendiamo fiato, amici miei,  
la terra è ancora lontana.

5

Reprenons souffle, les dieux  
se sont dissous dans l'écume,  
la terre est à créer

5

Riprendiamo fiato, gli dèi  
si sono dissolti nella schiuma,  
la terra è da creare.

\*

6

Cent bateaux ou un,  
bien inspirés sommes-nous d'avoir creusé masque  
dans le ligneux rêve humain,  
bienheureux d'avoir su protéger nos yeux,  
cent ou un, égal charisme  
pour la grande pièce à jouer  
faute de terre

6

Cento barconi o uno,  
siamo stati previdenti a intagliare una maschera  
nel legno dell'umano sogno,  
felici per aver saputo proteggere i nostri occhi,  
cento barconi o uno, la stessa ispirazione  
per la grande opera da rappresentare  
in mancanza di una terra.



7

Nos sillages se croisent  
nous nous saluons, tous étrangers.  
Hors racisme collision ne se peut

7

Le nostre scie si incrociano,  
siamo tutti stranieri ma ci salutiamo.  
Non c'è conflitto dove non c'è razzismo.

\*

8

Aussi voudrais-je  
n'être qu'une syllabe, qu'une lettre  
pour le masque posé sur mon front  
ou sur le récit formulable  
ou sur une vague

8

Ecco perché vorrei essere  
una sillaba soltanto, una lettera  
per la maschera posata sulla mia fronte  
o sul racconto a cui diamo vita  
o sopra un'onda.

9

Loin à tribord  
la formule lointaine et opaque  
que ton masque d'étranger  
laisse dans son sillage comme une odeur,  
c'est le levant

9

In lontananza, a dritta,  
le parole indistinte e opache  
che la tua maschera di straniero  
lascia nella sua scia come un profumo  
sono il sole nascente.

\*

10

S'évitent et s'approchent  
les masques et nos corps ;  
et nos mains loquaces  
sont les vagues de la mer  
qui entre les répliques  
vite  
courent

10

Si evitano e si cercano  
le maschere e i nostri corpi;  
e le nostre mani, che parlano,  
sono le onde del mare  
che tra una risposta e l'altra  
velocemente  
corrano.

11

Les masques ne touchent pas l'eau salée.  
Les masques flottent devant  
par là, face au vent,  
face au levant nous jouons la grande pièce

11

Le maschere non toccano l'acqua salata.  
Le maschere fluttuano davanti  
laggiù, seguendo il vento,  
di fronte all'alba allestiamo la grande opera.

\*

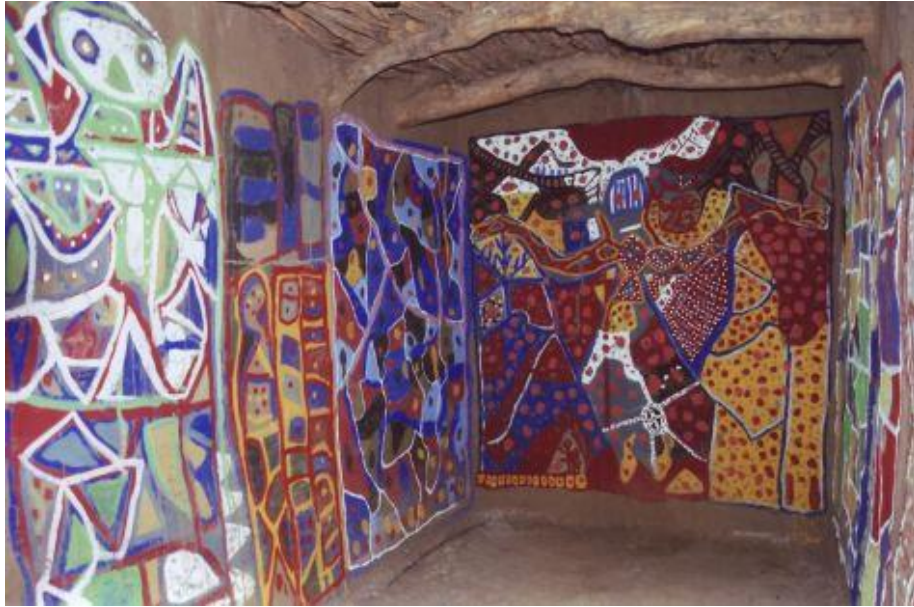
12

C'est l'odeur de terre humide,  
notre haleine entre les nuages  
entre les masques

12

Profuma di terra umida  
il nostro respiro tra le nuvole  
tra le maschere.

**Pages en Sicile (6)**  
**Pagine siciliane**



*(13/08/2018)*

## Catane, piazza Umberto, 12 août 2018

Dans la rue noire ils arrivent peu à peu.  
Ils s'assoient à une table du petit bar  
où je vais le soir à Catane.  
Quand ils s'assoient à la table voisine  
le volcan dit qu'il s'éloigne.  
Il fait seulement semblant.  
Les cendres d'un incendie par là derrière  
nous tombent dans les cheveux.  
Ils s'embrassent, s'assoient,  
se demandent des nouvelles  
un Sénégalais, trois Catanaises  
un Malien, un Syracusain.  
D'eux se désintéressent les dieux banals  
ou mesquins, peut-être complices  
des monstres qui ont enfoncé des coins de bois puant  
dans la fissure du centre de l'île  
et qui enfoncent ces coins  
avec des insultes épouvantables  
pour écarter encore plus l'île, la diviser,  
la déchirer, la réduire en miettes  
afin de régner sur des esclaves par millions.  
L'île s'écarte, se scinde,  
ne se scinde pas.

Ils ont trente ans. N'ont pas encore d'enfants.  
Ils ont réussi à échapper aux dieux de pacotille  
qu'on ressasse à tous les étages, toutes les fenêtres.  
En fait leurs propres fenêtres, ce sont plutôt des arbres,  
mais de ceux aux odeurs claires dans le feu  
comme le cèdre, aux odeurs bondissantes  
comme épicéa en scierie, aux odeurs juvéniles  
comme mélèze au printemps quand fond la neige.

Bien sûr le volcan essaie  
de gronder à l'intérieur de leurs phrases.  
Il a toujours penché plutôt du côté du meurtre.  
Mais eux continuent à parler, à rire.

Les coups sourds sous nos tables, sous nos pieds,  
ce sont encore les insultes et les barrissements des monstres  
qui affirment à tout vent nous creuser un métro gratuit,  
mais qui élargissent la terrible fissure,  
font tout pour fermer les ports et vider la mer,  
pour séparer les deux continents ; mais dans l'abîme ouvert  
tout deux tomberaient et se fracasseraient.

Voilà, il est nécessaire que nous parlions.  
Nous réunissons nos tables.  
Fertiles parfois seraient les cendres,  
mais qu'est-ce que la vie, la mer, le ciel,  
le champ et la roche, le toit et la cour  
sans les graines de la parole?

**Catania, Piazza Umberto, 12 agosto 2018**

Arrivano uno dopo l'altro per la strada buia.  
Si siedono a un tavolo del piccolo bar  
dove vado la sera a Catania.  
Quando prendono posto al tavolo accanto  
sembra che il vulcano si stia acquietando.  
Fa solamente finta.  
Le ceneri di un incendio alle nostre spalle  
ci cadono sui capelli.  
Si abbracciano, si accomodano,  
si scambiano notizie  
un senegalese, tre catanesi  
un maliano, un siracusano.  
Di loro si disinteressano gli dèi banali  
o meschini, complici forse  
dei mostri che hanno piantato assi di legno putrido  
nella crepa al centro dell'isola,  
cunei che conficcano  
con insulti orribili  
per mettere in subbuglio l'isola, crearvi dei contrasti,  
lacerarla, ridurla a brandelli  
per regnare su milioni di schiavi.  
L'isola si divide in due, si separa,  
non si separa.

Sono uomini sulla trentina. Non hanno ancora figli.  
Sono riusciti a sottrarsi agli idoli di spazzatura  
che fa mostra di sé a ogni piano, a tutte le finestre.  
Le loro finestre sono invece alberi,  
di quelli che sprigionano nel fuoco profumi limpidi  
come il cedro, profumi che si diffondono nell'aria  
come l'abete in una falegnameria, profumi giovanili  
come il larice in primavera quando si scioglie la neve.

E' evidente che il vulcano cerca  
di impedire i loro discorsi con i suoi boati.  
Ha sempre inclinato parecchio dalla parte di chi uccide.  
Ma essi continuano a parlare, a ridere.

I colpi sordi sotto i nostri tavoli, sotto i nostri piedi,  
sono ancora gli insulti e le grida minacciose dei mostri  
che annunciano al vento la costruzione di una metropolitana gratuita,  
ma allargano la terribile crepa,  
fanno di tutto per chiudere i porti e rendere deserto il mare,  
per separare i due continenti; ma nell'abisso che spalancano  
saranno loro a precipitare e a distruggersi.

Ecco, è necessario che noi parliamo.  
Accostiamo i nostri tavoli.  
Le ceneri a volte possono essere fertili,  
ma cosa sarebbero la vita, il mare, il cielo,  
il campo e la roccia, la casa e il cortile  
senza i semi della parola?



**La Source thermale près de la mer**  
**La sorgente termale vicino al mare**



*(14/12/2019)*

# I

## 39 aphorismes

écrits sur un petit carnet le 10 décembre 2019 par le poète  
et que celui-ci a remis à l'architecte.

1

L'enfant est le mystère promis à la source.  
Il est son regard vertical  
qui marie la pierre et l'eau.  
On pourrait même l'appeler le fils du vent.

\*

2

Le vent allège l'homme de la plaine.  
Le vent libère l'homme du rivage.

\*

3

La vie attise la vie, la vie attend le vent.

\*

4

Le rêve est à l'angle de la source.

5

La source est ma profonde fenêtre ouverte.

\*

6

J'aime la pierre et l'herbe  
que le vent marie.

\*

7

Près de la source j'entends le baiser de la pierre.

\*

8

Toute pierre tourne dans mon cœur,  
dit la fontaine.

\*

9

Fontaine, tourne ma douleur,  
mes hanches aussi,  
sur un chariot d'or.

10

Fontaine ou source, je n'ai jamais fini d'entendre  
jusqu'à l'aube le chant de ma mère.

\*

11

Silhouette et reflet, l'eau descend par mes épaules,  
chevelure dénouée, mains libres.

\*

12

La porte est lavée, le vent brille.

\*

13

La porte est lavée, c'est le vent qui chante ce bonheur.

\*

14

La porte est sensible, le vent n'oublie jamais  
le bonheur, la guerre s'enfuit.

15

L'enfant est le mystère que promet la source.

\*

16

L'enfant incline le donjon  
et lui donne porte et balcon de théâtre.

\*

17

J'aime le sol et le toit que le vent marie.

\*

18

Au balcon, j'allie l'espoir et le ciel.

\*

19

Vent, mon robuste ami.  
Source, ma citadelle d'amour.

20

Source, ma propre espérance,  
ma ville aiguë à mille fenêtres amoureuses.

\*

21

Source glacée, ma tarentelle.  
Source tiède, mon ombre de vie riante.

\*

22

Ici la vie me prend en considération  
et m'associe au pacte du vent et de l'eau.

\*

23

A l'aimante vie je réponds  
et bâtis l'instable.

\*

24

A chaque étage de ma vie la source est venue  
dans un salut et un dialogue : ombre amicale.

25

Tendres visiteuses en toute saison  
discrètes vaguelettes près de la source,  
apprenez-nous le chemin du dialogue.

\*

26

A chaque gorgée d'eau de la source  
un théâtre de rédemption enchante  
ma mémoire et ma gorge.

\*

27

Peut-être une jarre d'eau de la source,  
peut-être un ruisseau de nostalgie et de joie  
de ma gorge à ma taille.

\*

28

Chaque pierre de ma maison est une gorgée d'eau  
du bonheur que je te donne.

\*

29

A la fontaine on se parle.

30

J'ai vu que le vent incline sa tête vers la source.

\*

31

La maison entoure le bonheur,  
le vent essaime le bonheur,  
la source habite en haut du toit.

\*

32

Prudence, mon robuste ami le vent,  
n'assèche pas la source !

\*

33

Vent, fils de la source, lance un pont  
entre eux et nous !

\*

34

Dans la source le vent, oui,  
m'a montré ton miroir.



35

Près de la source le vent m'a dit  
comment respirer,  
je marche près du bois mystérieux.

\*

36

J'ai marché au bord du bois sacré  
où chaque pas est une gorgée d'eau des dieux.

\*

37

Ma maison sera mon plus beau sommeil,  
notre fontaine sera somptueuse et sombre  
comme le chant du vent à minuit.

\*

38

Mon corps est double âme,  
le vent de minuit, l'eau de midi.

\*

39

Mon corps t'attend, double âme,  
double belle porte,  
pierres lavées dans la source.

# I

## 39 aforismi

scritti dal poeta su un piccolo taccuino il 10 dicembre 2019  
e da lui consegnati all'architetto

1

Il bambino è il mistero promesso alla sorgente.  
E' il suo sguardo verticale  
che unisce la pietra e l'acqua.  
Potremmo anche chiamarlo il figlio del vento.

\*

2

Il vento alleggerisce l'uomo della pianura.  
Il vento rende libero l'uomo della costa.

\*

3

La vita alimenta la vita, la vita attende il vento.

\*

4

Il sogno è all'angolo della sorgente.

5

La sorgente è la mia profonda finestra aperta.

\*

6

Amo la pietra e l'erba  
che il vento unisce.

\*

7

Vicino alla sorgente sento il bacio della pietra.

\*

8

Ogni pietra ruota nel mio cuore,  
dice la fontana.

\*

9

Fontana, porta in giro il mio dolore,  
anche i miei fianchi,  
su una carrozza d'oro.

10

Fontana o sorgente, non ho mai smesso di ascoltare  
fino all'alba il canto di mia madre.

\*

11

Profilo e riflesso, l'acqua scende dalle mie spalle,  
capelli sciolti, mani libere.

\*

12

La porta è lavata, il vento splende.

\*

13

La porta è lavata, è il vento che canta questo benessere.

\*

14

La porta è sensibile, il vento non dimentica mai  
la serenità, la guerra si allontana.

15

Il bambino è il mistero promesso dalla sorgente.

\*

16

Il bambino inclina la torre  
e le dona porta e balconata di teatro.

\*

17

Amo il suolo e il tetto che il vento unisce.

\*

18

Sulla balconata unisco la speranza e il cielo.

\*

19

Vento, mio vigoroso amico.  
Sorgente, mia cittadella d'amore.

\*

20

Sorgente, mia intima speranza,  
mia città affilata dalle mille finestre innamorate.

21

Sorgente ghiacciata, la mia tarantella.  
Sorgente tiepida, la mia ridente ombra di vita.

\*

22

Qui la vita mi tiene in considerazione  
e mi consocia al patto del vento e dell'acqua.

\*

23

Alla vita che ama io rispondo  
e costruisco l'instabile.

\*

24

In ogni fase della mia vita la sorgente è venuta  
in un saluto e un dialogo: ombra amica.

\*

25

Gentili visitatrici in ogni stagione  
piccole onde discrete presso la sorgente,  
insegnateci la strada del dialogo.

26

A ogni sorso d'acqua della sorgente  
un teatro salvifico incanta  
la mia memoria e la mia gola.

\*

27

Forse una bottiglia d'acqua della sorgente,  
forse un ruscello di nostalgia e di gioia  
dalla mia gola al corpo intero.

\*

28

Ogni pietra della mia casa è un sorso d'acqua  
del benessere che ti offro.

\*

29

Alla fontana ci si parla.

\*

30

Ho visto il vento chinare la testa verso la sorgente.

31

La casa racchiude il benessere,  
il vento diffonde il benessere,  
la sorgente abita in alto sul tetto.

\*

32

Prudenza vento, mio vigoroso amico,  
non prosciugare la sorgente!

\*

33

Vento, figlio della sorgente, getta un ponte  
tra loro e noi!

\*

34

Nella sorgente proprio il vento  
mi ha mostrato il tuo specchio.

\*

35

Vicino alla sorgente il vento mi ha detto  
come respirare,  
io cammino vicino al bosco misterioso.



36

Cammino nei pressi del bosco sacro  
dove ogni passo è un sorso d'acqua degli dèi.

\*

37

La mia casa sarà il mio sonno più dolce,  
la nostra fontana sarà sontuosa e oscura  
come il canto del vento a mezzanotte.

\*

38

Il mio corpo è una doppia anima,  
il vento di mezzanotte, l'acqua di mezzogiorno.

\*

39

Il mio corpo ti attende, doppia anima,  
doppia splendida porta,  
pietre lavate nella sorgente.

## II

### Marchant vers la source thermale

\*

1

En suivant le ruisseau  
j'ai trouvé le chemin  
où j'avais laissé mon enfance.  
Je marche dans le ciel.  
Toutes les herbes que mes jambes écartent  
sont mes oiseaux du matin.

2

Ma silhouette et moi marchons en paix.  
Je marche moins voûté.  
Le vent du repos caresse mes arbres  
ou est-ce le chant de la source?

3

Une forêt pousse dans mon corps.  
Mes pas résonnent dans la futaie.  
Dans ma main le rameau d'or  
ne tremble pas.

4

Source mon amie,  
dis-moi ce qu'a rêvé le dieu  
qui a pétri l'argile.

1

Seguendo il ruscello  
ho trovato la strada  
dove avevo lasciato la mia infanzia.  
Io cammino nel cielo.  
Tutte le erbe che le mie gambe schivano  
sono i miei uccelli del mattino.

2

La mia figura ed io camminiamo in pace.  
Io procedo meno curvo.  
Il vento del riposo accarezza i miei alberi  
o è il canto della sorgente?

3

Una foresta cresce nel mio corpo.  
I miei passi risuonano nel folto.  
Nella mia mano il ramoscello d'oro  
non trema.

4

Sorgente, amica mia,  
dimmi cosa ha sognato  
il dio che ha impastato l'argilla.

\*

1

Bienvenue, dit la source, à toi qui portes une douleur,  
bienvenue, viens en marchant à ton pas.  
Remonte le cours de mon eau,  
viens trouver dans l'éclat de ma lumière  
la jeune flamme de ta vie,  
astres intimes du même ciel.

2

Avance, je te prie, haute est ta vie  
comme la marée salée du monde,  
avance, toi qui as porté une souffrance  
grâce à l'iode et au sel.

3

Mille branches, cent rayons de soleil,  
heureuse brume blanche,  
tout sourit à ton léger rameau d'or,  
qui est le fils de ton âme.

4

Ecoute jubiler doucement la source,  
écoute tes pas encore humides  
remonter vers le sable sec et la paix de plein vent.

\*

1

Benvenuta, dice la sorgente, tu che sopporti un dolore,  
benvenuta, vieni camminando al tuo passo.  
Risali il corso della mia acqua,  
vieni a trovare nel lampo della mia luce  
la giovane fiamma della tua vita,  
astri profondi dello stesso cielo.

2

Avanza, te ne prego, alta è la vita  
come la marea salata del mondo,  
avanza, tu che hai sopportato una sofferenza  
grazie a iodio e a sale.

3

Mille rami, cento raggi di sole,  
radiosa bruma bianca,  
tutto sorride al tuo leggero virgulto d'oro  
che è figlio della tua anima.

4

Ascolta gioire lentamente la sorgente,  
ascolta i tuoi passi ancora umidi  
risalire verso la sabbia asciutta e la pace dell'aperto.

**Cris de Die**  
**Grida di Die**  
(La parola non muore mai)



*(20/05/2018)*

\*

Derrière les arbres exubérants  
les crêtes violettes grandissent  
et se poussent les unes les autres  
comme boules au billard roulent  
et strient au hasard l'horizon.  
Les montagnes roulent sur le bonheur dur.

Derrière les arbres exubérants  
les crêtes violettes ne retiennent rien  
ni rage de vivre ni jet de meurtre  
ni l'orchestre clair des étoiles et des ruisseaux.

Et cet homme jeune roule dans le jeu de billard.  
Mais cet autre homme au corps détruit écoute le jeu.  
Mais là-bas cet homme manchot joue hirsute,  
il est la boule borgne qui roule heureuse  
dans le vide follement visible  
entre les arbres et les crêtes au bord de la nuit.

\*

Dietro gli alberi rigogliosi  
le cime viola sembrano più grandi  
e si spingono l'un l'altra  
rotolano come palle da biliardo  
striando a caso l'orizzonte.  
Le montagne vivono di quella dura felicità.

Dietro gli alberi rigogliosi  
le cime viola non trattengono nulla  
né rabbia di vivere né spargimenti di sangue  
né l'orchestra chiara delle stelle e dei ruscelli.

Un giovanotto si lancia nel gioco del biliardo.  
Un altro uomo, malconcio, segue la partita.  
E un altro ancora, maldestro, gioca goffamente,  
egli è la palla con un solo occhio che rotola felice  
nel vuoto incredibilmente visibile  
tra gli alberi e le cime ai margini della notte.



\*

Entre les nuages blancs épais  
là où un peu de ciel bleu irréel se voit  
se faufile le martinet énergique.  
De ses ailes il cogne ici un nuage  
là un autre nuage, qui file.  
Mais l'oiseau est plus vif,  
crie pour nous tendre  
à tire d'aile l'espérance l'espérance  
tandis que les nuages passent épais, sots et fidèles,  
miroirs fumeux de ce qui nivelle  
et nous coupe les jambes.

\*

Tra le dense nuvole bianche  
là dove a sprazzi si vede il blu irreal del cielo  
si intrufola il vigoroso rondone.  
Con le sue ali colpisce una nuvola  
poi un'altra, che scivola via.  
Ma l'uccello è più vivo,  
grida per tenderci  
rapidamente il filo della speranza  
mentre le nuvole spesse, volubili e fedeli, passano,  
specchi fumosi di ciò che appiattisce  
e ci taglia le gambe.

\*

Le ventre en sang  
je descends de la colline  
où les tyrans gras à griffes d'acier  
envoient leurs esclaves ramasser les olives  
et piller les tombes.  
Par le chemin à contrevent  
je descends rencontrer l'étranger  
naufagé avant-hier sur notre île.  
Sa naïveté, on me l'a dit, retrousse le vent.  
Notre bavardage couard, sa vigueur l'écartèle  
à ce carrefour des vents  
où de sa promesse maison naîtra  
hors d'une trahison brune.

\*

Col ventre che sanguina  
discendo la collina  
dove grassi tiranni dagli artigli d'acciaio  
mandano i loro schiavi a raccogliere le olive  
e a saccheggiare le tombe.  
Lungo il sentiero controvento  
io scendo per incontrare lo straniero  
naufagato l'altro ieri sulla nostra isola.  
Il suo candore, mi è stato detto, fa ripiegare il vento.  
Il suo vigore lacera il nostro vile chiacchiericcio  
in questo crocevia dei venti  
dove dalla sua promessa nascerà una casa  
libera da ogni oscuro inganno.

\*

Je vois l'enfant qui prend le nuage par le dessus  
et le rabat sur la montagne en le cognant de toute sa force.  
La montagne se fissure en plusieurs récits  
et par le vide de ces lignes en zigzag s'effondre  
et s'enfuit dans les ravins de son propre manque.  
Assis sur le rocher pourpre  
derrière l'ombre du tonnerre  
je donne à manger à l'enfant  
qui court me rejoindre en criant de joie.

Il dévore. Pense-t-il à boire?  
Il engloutit.  
A nos pieds il laisse un brouillard de miettes,  
et quelques pans de montagne sans sucre ni sel.  
En fait quel âge a-t-il ? Il me répond  
avoir quatre fois mon âge  
et que dans la trace de ses pas j'apprendrai  
où se façonne la violence, unique mère des hommes  
car les hommes sont puérils et n'arrivent guère à la quitter.

\*

Vedo un bambino che prende la nuvola dal cielo  
e la spinge contro la montagna colpendola con tutta la sua forza.  
La montagna si spacca in tanti racconti  
e attraverso il vuoto di quelle crepe diffuse crolla  
e fugge tra i dirupi della sua stessa assenza.  
Seduto sulla roccia porpora  
dietro l'ombra del tuono  
offro del cibo a quel bambino  
che corre verso di me gridando di gioia.

Mangia voracemente. Avrà anche voglia di bere?  
Ingurgita tutto.  
Ai nostri piedi lascia una nebbia di briciole  
e qualche lembo di montagna senza zucchero né sale.  
Ma quanti anni ha? Mi dice  
che ha quattro volte la mia età  
e che seguendo i suoi passi potrò capire  
dove si forma la violenza, unica madre degli uomini,  
così puerili che difficilmente riescono a lasciarla.

\*

Les cloches sonnent à toute volée.  
L'homme aux bras maigres s'en va  
avec un bouquet d'iris.

*Tégu dumno abada*

la parole ne meurt jamais.  
Le nouveau-né crie dans sa poussette.  
Les martinets au dessus du clocher  
chorégraphient ses cris.

Faut-il vraiment des lignes de lettres attachées  
pour excaver la phrase qui rend vie à la vie?  
Faut-il stylo, stèle et burin,  
faut-il tailler, arrêter, inciser, adorer objet  
pour que sous les gravats air et lumière  
atteignent la parole?

Je connais des charpentiers, des marcheurs,  
des chanteuses qui ne sont pas de ceux qu'effraie  
ouvrir en disant,  
bâtir en écoute et lien de vent.

\*

Le campane suonano a distesa.  
L'uomo dalle braccia magre si allontana  
con un mazzo di iris.

*Tégu dumno abada*

la parola non muore mai.  
Il neonato piange nella sua carrozzina.  
I rondoni sopra il campanile  
fanno la coreografia dei suoi vagiti.

Servono davvero sequenze di lettere attaccate  
per ricavare la frase che restituisce vita alla vita?  
Servono penna, stele e scalpello,  
occorre tagliare, fermare, incidere, adorare l'oggetto  
perché liberandosi da cumuli di frammenti  
aria e luce ritrovino la parola?

Conosco dei carpentieri, dei camminatori,  
delle cantanti che non hanno nessun timore  
ad aprirsi all'altro dicendo,  
a costruire in ascolto e legame di vento.

Architecte  
Architetto



*(4/01/2019)*

## **Avant, bien avant l'enfance**

Juste après le moment décisif  
il a du pied repoussé son île  
hors les mondes de la violence aveugle,  
jusqu'à bien au-delà de l'archipel des petits volcans.  
De l'un d'eux allait le cordon ombilical de la mer,  
c'est lui qui l'a noué.

## **Prima, molto prima dell'infanzia**

Subito dopo il momento cruciale  
ha spinto col piede la sua isola  
lontano dai mondi della violenza cieca,  
ben oltre l'arcipelago dei piccoli vulcani.  
Da uno di essi partiva il cordone ombelicale del mare,  
è lui che lo ha annodato.



## Enfance

Quelques générations plus tard  
il avait considéré la longue couche minérale  
par dessus le feu originel.  
Il avait considéré la crémeuse couche atmosphérique.  
Ils les avait nouées l'une à l'autre.  
Car la roche peut se travailler et même se briser  
avec une plume, une épine ou un remords.  
Car l'atmosphère, quant à elle, s'effile,  
se tresse ou se dilapide dans l'amour  
qui est le feu d'enfance des hommes,  
qui est l'ombre d'errance des hommes.

Nouer roche et vent, c'est main  
de très jeune architecte.  
Dénouer roche et vent l'un de l'autre,  
c'est rire juvénile ou sauvage d'architecte  
qui incline pour le bien des hommes la pesanteur  
et les loge puis s'en va sans se retourner,  
en larmes parfois, ou riant,  
et toujours seul sur ce rivage blanc  
qui s'éloigne encore  
de l'archipel des petits volcans.

Les petits volcans noirs sur l'horizon...  
oui, ce sont certains hoquets.  
Mais finalement la mer remue à peine.

Croyez-moi, il ne perd jamais de vue son île  
qui devra rester assez calme  
pour qu'il puisse s'allonger entre les vignes  
et boire le lait des étoiles.

## Infanzia

Alcune generazioni dopo  
si mise ad analizzare il lungo manto minerale  
sopra il fuoco originario.  
Esaminò anche la densa stratificazione atmosferica.  
Li avevano legati l'uno all'altra.  
Perché la roccia può modificarsi e anche spaccarsi  
con una piuma, una spina o un rimorso.  
Perché l'atmosfera, da parte sua, si assottiglia,  
si ricompone o si dissolve nell'amore  
che è il fuoco dell'infanzia degli uomini,  
che è l'ombra dell'erranza degli uomini.

Annodare roccia e vento è opera  
di un architetto molto giovane.  
Distribuire roccia e vento l'una dall'altro,  
è risata giovanile o sfrenata dell'architetto  
che inclina la gravità per il bene degli uomini  
e li ripara, poi se ne va senza voltarsi,  
a volte in lacrime, o ridendo,  
e sempre da solo su quella riva bianca  
che ancora si allontana  
dall'arcipelago dei piccoli vulcani.

I piccoli vulcani neri all'orizzonte...  
sì, sono come singhiozzi.  
Ma alla fine il mare lentamente si placa.

Credetemi, non perde mai di vista la sua isola  
che dovrà rimanere tranquilla abbastanza  
perché egli possa distendersi tra le vigne  
e bere il latte delle stelle.

## Jeunesse

Dans la nuit il sait voir avec ses yeux sombres  
et surtout avec ses autres yeux, neufs d'humanité et  
velours de respect lumineux.

A cette lumière il a vu, bien plus loin que sa science.

Or ce qu'il a vu c'est qu'au centre de son île  
est non pas un tumulte de collines féodales,  
mais une plaine. Plaine il est vrai cernée  
de batailles, de racisme et de vendettas.

Cette plaine est blanche  
et inclinée.

L'inclinaison est le penchant des hommes vers l'eau douce  
et surtout vers l'honneur du partage.

Ainsi partage-t-on le plat de mil et de riz.

Le partage, c'est un feu léger qui crépite  
allant scissipare sous les montagnes,  
sous les craintes, dans les veinules  
de la peau de la parole.

Merci, parole, ma peau, notre peau  
qui nous berce, qui nous aime et nous endort  
sur des vagues lentes :  
elles sont en mouvement  
vers...

## Giovinazza

Sa scrutare nella notte con i suoi occhi scuri,  
soprattutto con altri suoi occhi, navate di umanità  
e velluti di luminosa attenzione.

In quella luce ha visto, ben più lontano della sua scienza.

Ha visto che al centro della sua isola

non c'è tumulto di colline feudali

ma una pianura. Una pianura, in verità, attorniata  
di lotte, di razzismo e di vendette.

Una pianura bianca  
e inclinata.

L'inclinazione è la tensione degli uomini verso l'acqua dolce  
e in primo luogo verso la dignità della condivisione.

Condividiamo, allora, il piatto di miglio e di riso.

La condivisione è un fuoco leggero che crepita  
dividendosi e moltiplicandosi sotto le montagne,  
tra le inquietudini, nelle venature  
della pelle della parola.

Grazie a te, parola, mia pelle, pelle di tutti,  
che ci culli, ci ami e ci metti a dormire

sopra onde lente,

onde in movimento

verso...

## Apprenti

Comme toutes les îles  
la sienne soulève sa proue  
dans le sens d'un destin.  
C'est là que la mer brise ses vagues  
contre des falaises blanches.  
Il peut croire que c'est sa foi d'architecte  
qui a dressé les falaises blanches en propylées.  
Avec elles le vent joue de l'orgue.

Après les propylées, là où le vent sèche  
le sel des embruns sur ses lèvres et ses épaules,  
douze larges marches blanches sont à monter.  
Mon ami l'architecte est intelligent :  
il commence à quitter le temps des mythes,  
il sait très bien que ce n'est pas lui qui a dessiné  
ces marches dont chacune a six siècles.  
Six siècles de haut. Dans les ajoncs  
et les croûtes de sel.  
Lui, avec son front pensif, une équerre à la main  
et une table inclinée à dessins,  
est juste l'élégant développement.  
Il inspire et mesure la gîte de l'île.  
Il trouve que moi le poète je suis  
son maquillage, je veux dire celui de l'île,  
loquace, masque mal attaché  
derrière le crâne ; le vent me secoue,  
voilà mon bredouillement sacré.

## Apprendista

Come tutte le isole  
anche la sua volge la prua  
nella direzione di un destino.  
E' là che il mare frange i suoi flutti  
contro bianche scogliere.  
Egli può credere che è la sua sapienza di architetto  
ad aver innalzato le bianche scogliere come propilei.  
Con loro il vento suona l'organo.

Oltre i propilei, dove il vento asciuga  
il sale dei flutti sulle sue labbra e sulle sue spalle,  
ci sono dodici ampi gradini bianchi da scalare.  
Il mio amico architetto è intelligente:  
comincia a mettere da parte il tempo dei miti,  
sa bene che non è stato lui a disegnare  
quei gradini vecchi di sei secoli.  
Sei secoli verso l'alto. Tra le ginestre  
e le incrostazioni salmastre.  
Lui, con la fronte pensosa, una squadra in mano  
e un tavolo inclinato da disegno,  
ne è solo il raffinato continuatore.  
Si concentra e misura la pendenza dell'isola.  
E' convinto che io, il poeta,  
sia di quell'isola l'ornamento  
loquace, maschera fissata male  
dietro il cranio; il vento mi scuote,  
da qui il mio sacro fraintendimento.

## Age adulte

Au centre de notre continent violent  
que lacère et flagelle encore plus ces années-ci  
un autre vent, de haine et de bourrasques tueuses,  
dans une forêt très pentue sous une frontière  
est revenu l'architecte. Je l'entends au travail : il hausse  
et hausse et hausse des voûtes à contre-pente.  
Et c'est là que lui et moi découvrons des lignes ocres  
sur les voûtes même, traces laissées jadis sur les pierres,  
comme des échos, est-ce par les troncs ébranchés  
des arbres quand ils descendaient en cahotant  
dans la pente, et l'humidité était  
la sueur du bûcheron invisible,  
du bûcheron luttant, du marcheur clandestin.

\*

Dans la pente obscure sous la frontière  
les lignes tracent des silhouettes sur les voûtes  
qui nous crient des noms d'îles puis qui  
se retournent parfois comme pour nous donner congé.

Nous, partir aussi? impossible !  
L'architecte, c'est lui qui retient les voûtes  
par les quatre coins et prévient leur retombée.

Moi, le poète, j'emprunte aux pierres leur sève blanche  
et au vent les graines merveilleuses des langues  
des quatre angles du continent  
et de celles de l'autre côté de la mer  
pour faire de mon poème une barque.  
Une barque à votre disposition. Son bois :  
rien que sève et graines. Le poème bat, comme des ailes,  
il avance comme l'impatience des  
silhouettes à redevenir humaines.

L'architecte retend les voûtes.  
D'une cité notre, d'os et de bois.  
Elle monte dans la forêt obscure sous la frontière,  
jette sur la peau de chacun  
un décalque ridé de l'île inclinée.

\*

Là-bas l'île inclinée, prompte à glisser  
vers le fond de la mer ou dans le silence noir,  
prompte à rebattre le ressac des guerres,  
demande que l'architecte soit son père.  
Me demande à moi, poète aux doigts  
déjà gourds sur les cordes et aux paumes calleuses  
sur la peau du tambour, d'orner, de soulever,  
de lever la volonté des bâtisseurs ;  
mais moi je veux d'abord, je veux avant tout  
chercher ici une clef de porte basse  
pour entrer dans une cave de mi-pente  
et là tenter de mouvoir la pente,  
la pente et l'inclinaison  
vers plus de fraternité, tu en conviens,  
cher architecte.



## Età adulta

Al centro del nostro violento continente  
che un altro vento, di odio e di burrasche assassine,  
lacerata e flagella ulteriormente in questi anni,  
in una ripida foresta nei pressi di una frontiera  
è ritornato l'architetto. Lo immagino al lavoro: innalza  
e innalza e innalza delle volte in contro pendenza.  
Ed è là che lui e io scopriamo delle linee ocre  
perfino sulle volte, tracce lasciate un tempo sulle pietre,  
come degli echi, forse dai tronchi degli alberi  
privi di rami che venivano fatti rotolare  
lungo il pendio, e l'umidità era  
il sudore del tagliaboschi invisibile,  
del tagliaboschi che lotta, del camminatore clandestino.

\*

Sull'oscuro pendio nei pressi della frontiera  
le linee tracciano sulle volte dei profili  
che ci gridano nomi di isole e poi  
ogni tanto si girano, come se ci dicessero di andare.

Partire anche noi? Impossibile!  
E' l'architetto che trattiene le volte  
per i quattro spigoli e ne previene il crollo.

Io, il poeta, raccolgo dalle pietre la loro linfa bianca  
e dal vento i semi meravigliosi delle lingue  
dei quattro angoli del continente  
e di quelle dell'altra riva del mare  
per fare del mio poema una piccola barca.  
Una barca a disposizione di tutti. Il suo legno:  
solo linfa e semi. Il poema batte come se avesse le ali,  
avanza con la stessa impazienza  
che hanno i profili di ridiventare umani.

L'architetto ridistende le volte.  
Di una città nostra, d'osso e di legno.  
Che s'innalza nella foresta oscura presso la frontiera  
e lascia sulla pelle di ognuno  
un'immagine scalfita dell'isola inclinata.

\*

Laggiù l'isola inclinata, pronta a defilarsi  
verso il fondo del mare o in un cupo silenzio,  
pronta a respingere la risacca delle guerre,  
chiede che l'architetto sia suo padre.  
Chiede a me, poeta dalle dita  
ormai rattappite sulle corde e dai palmi induriti  
sulla pelle del tamburo, di impreziosire, di suscitare,  
di sostenere la volontà dei costruttori;  
ma io voglio anzitutto, prima di ogni altra cosa  
cercare qui la chiave di una porta bassa  
per entrare in un sotterraneo in mezzo al pendio  
e da lì tentare di spingerli,  
il pendio e l'inclinazione,  
verso una maggiore fraternità; e tu sei d'accordo  
di certo, caro architetto.

## En désordre

Voilà, l'architecte a pris une montagne grise,  
une autre montagne violette,  
trois rivières limpides,  
une branche très sèche surgie de l'omoplate du ciel  
et aussi a carrément prélevé les éraflures  
qu'en passant elle a laissées ocres  
et même certaines encore sanglantes  
sur la peau de sa mère.  
Il a posé en désordre  
ces éléments les uns sur les autres.  
Le souvenir de sa mère s'est approché de lui,  
puis s'est appuyé sur cet empilement asymétrique.  
Sur lui les voyelles se sont écrites à l'envers,  
tête en bas. L'architecte est très fier.  
L'asymétrie sera sa nouvelle peau.

Lui et moi remarquons la rivière :  
l'eau est une, les galets sont millions.  
Les reflets hésitent entre les deux.  
Hésiter est déjà oser.

## **In disordine**

Ecco, l'architetto ha preso una montagna grigia,  
un'altra montagna violacea,  
tre ruscelli limpidi,  
un ramo disseccato spuntato dalla scapola del cielo  
e addirittura ha prelevato le abrasioni ocra  
provocate nel tragitto  
ed anche alcune ancora sanguinanti  
sulla pelle di sua madre.  
Egli ha posato disordinatamente  
questi elementi gli uni sugli altri.  
Il ricordo di sua madre gli è venuto incontro,  
poi si è appoggiato a questo cumulo asimmetrico.  
Su di lui le vocali si sono disposte al contrario,  
capovolte. L'architetto ne è orgoglioso.  
L'asimmetria sarà la sua nuova pelle.

Lui ed io osserviamo il ruscello:  
l'acqua è una, i ciottoli sono milioni.  
I riflessi esitano tra l'una e gli altri.  
Esitare è già osare.

## Tempête

Froid très vif, vent brut.  
Si brut que sur les sommets la neige fond.  
L'eau de la neige, les gens privés de sens  
en cherchent avec l'énergie du désespoir  
la source.

\*

Avec ses poings ronds le vent glacé  
creuse dans la chair,  
creuse dans le sable,  
creuse, il n'y a plus de sable.

Allez, architecte, dresse mur, lève paravent,  
sinon il n'y aura plus de terre non plus.

Sur le paravent  
surtout ne suspend pas un miroir.  
Mais trace un mot, une parole ouverte,  
pose une image claire,  
un signe net  
et le vent tueur comme la hyène  
retournera, oreilles basses, dans son sable noir.

## Tempesta

Freddo pungente, vento selvaggio.  
Tanto furioso che sulle vette la neve si scioglie.  
Acqua di neve: uomini privi di senno  
ne cercano con la forza della disperazione  
la sorgente.

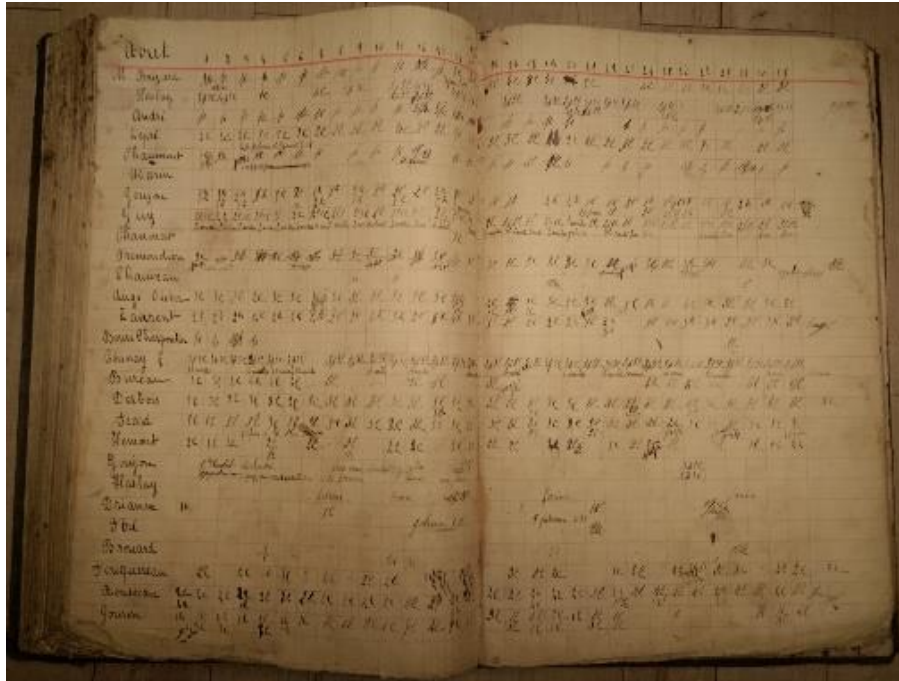
\*

Con i suoi pugni tondi il vento gelido  
scava nella carne,  
scava nella sabbia,  
scava, non c'è più sabbia.

Forza, architetto, costruisci un muro, alza un riparo,  
altrimenti non ci sarà più nemmeno terra.

Sul paravento  
guardati dall'appendere uno specchio.  
Ma traccia una parola, una parola aperta,  
deponi un'immagine chiara,  
un segno netto  
e il vento assassino, come la iena,  
se ne tornerà, a orecchie basse, nella sua sabbia nera.

Chocolat  
(à Langeais, en bord de Loire)  
Cioccolato  
(a Langeais, sulle rive della Loira)



(17/01/2019)

\*

Il y a les constellations,  
il y a, j'en suis sûr, leurs traces sur le sable,  
tout comme sur le papier, sur les pages  
il y a leurs marques fines,  
pages frêles comme des feuilles d'arbre  
où bourdonne en tous sens la cosmogonie.  
Le récit sait-il où commencer ?

Voici: prenons en mains  
prenons en notes  
la nourriture sacrée du monde.  
Humanité : modeste universelle allaitée.  
Bouchée à bouchée, adolescente universelle.  
Le *Cahier des commandes*, on le tient chaque jour,  
une double page fait un mois,  
deux cent quarante pages font dix ans.  
Dix ans de psautier.  
On avance. Bien sûr personne ne lit en arrière  
le grand psautier : pourquoi en fait?

Au fait psalmodier quoi?



\*

Ci sono le costellazioni,  
ci sono, ne sono certo, le loro tracce sulla sabbia,  
proprio come sulla carta, sulle pagine  
ci sono i loro segni sottili,  
pagine fragili come foglie d'albero  
dove la cosmogonia riecheggia ovunque.  
Il racconto sa da dove cominciare?

Ecco: prendiamo in mano  
annotiamo  
il nutrimento sacro del mondo.  
Umanità: modesta universale poppata.  
Un boccone dopo l'altro: adolescente universale.  
Il *Quaderno degli ordinativi* lo teniamo ogni giorno,  
una pagina doppia è un mese,  
duecentoquaranta pagine fanno dieci anni.  
Dieci anni di salterio.  
Si prosegue. Di certo nessuno legge a ritroso  
il grande salterio: infatti, perché farlo?

E poi, per salmodiare che cosa?

\*

Traces sur le sable, sable,  
les grains de sable attendent  
puis s'évadent en crissant,  
myriades de vertèbres de l'humanité  
qui dérive féroce et tenace  
depuis son apparition.

Une généalogie en damier  
recourbée dans l'encre  
déposée par vaguelettes infinies  
dans les plis du livre  
sur les plages du livre.

Partition de chef d'orchestre,  
chef anonyme à cheval sur les décennies  
sur les siècles  
sur les mers et les continents.

Virgulettes illisibles  
capillarité de l'humanité  
assoiffée de paix et de fête.

Sable, sur la laisse de basse mer toujours  
mouettes toujours posées face au vent,  
voiles gonflées du vent toujours unique  
tant de voyages dans le creux de la même poussée  
flattés par la même inclinaison.

Tu m'as dit plumes? duvet?  
Mais de quel vol? de qui?

Quand tout s'est retiré,  
tout patrimoine délabré,  
tout squelette même plus poussière,  
il reste les noms, ce qu'on sait en écrire,  
une trace d'encre.  
Certaines vaguelettes très dignes

allant sur le sable,  
personne ne déchiffre,  
juste vaguelettes au bord de l'oralité.

\*

Tracce sulla sabbia, sabbia,  
i granelli di sabbia aspettano  
poi si disperdono fruscando,  
miriadi di vertebre dell'umanità  
che si trascina feroce e tenace  
fin dalla sua comparsa.

Una genealogia a scacchiera  
curvata nell'inchiostro  
depositato da infinite piccole onde  
tra le pieghe del libro  
sulle spiagge del libro.

Spartito di un direttore d'orchestra,  
maestro anonimo a cavallo dei decenni  
dei secoli  
dei mari e dei continenti.

Virgolette illeggibili  
vasi capillari dell'umanità  
assetata di pace e di festa.

Sabbia, sempre al guinzaglio della bassa marea  
gabbiani sempre posati faccia al vento,  
vele sempre gonfiate da un unico vento  
viaggi e viaggi nel palmo di uno stesso flusso  
attratti dalla stessa inclinazione.

Piume, hai detto? Lanugine?  
Ma di quale volo? Di chi?

Quando tutto è finito,  
ogni patrimonio disfatto,  
ogni scheletro ridotto a niente più che polvere,  
restano i nomi, ciò di cui sappiamo scrivere,  
una traccia d'inchiostro.  
Nessuno fa attenzione

a certe dignitose piccole onde  
che lambiscono la sabbia,  
increspature sul bordo dell'oralità.

\*

Regarde-écoute ce qui s'expire  
par les pores de la peau du monde:  
les sauts et les exclamations wodaabés,  
les appels aka sous la canopée,  
le trépignement chamanique yakoute,  
voici la très longue forêt des voix.

Se suffit à elle-même la très longue forêt,  
les bois les troncs les branches résonnent tous  
les uns aux autres comme les hourras de fête  
et les cris de guerres.

Or il n'y a aucun chef d'orchestre  
pour lire la très grande partition.  
On invente un dieu seul  
pour qu'on croie en lui: mais on a oublié  
de lui apprendre à lire.  
Ah, mais un dieu multiple, oui : c'est la forêt  
dont les arbres sont les hommes.

Dresse-t-on ici le grand livre de tous les hommes,  
il est illisible, aucun oeil n'y trouve  
ligne de lecture ni clair alphabet.  
Le grand livre rejette le dieu que les dogmes  
lui cherchent comme des chiens  
se cherchent un maître.  
Le grand livre rit, pas dupe:  
l'universalité à la française  
est bredouillis d'écailles  
de poisson mort.

\*

Osserva-ascolta ciò che esala  
dai pori della pelle del mondo:  
i salti e le esclamazioni wodaabé,  
i richiami aka nel folto degli alberi,  
lo scalpitare sciamanico yakoute,  
ecco l'interminabile foresta delle voci.

Basta a se stessa la lunghissima foresta,  
i boschi i tronchi i rami risuonano tutti  
gli uni verso gli altri come le voci gioiose di festa  
e le grida di guerra.

Non c'è nessun direttore d'orchestra  
per leggere l'infinita partitura.  
Inventiamo un dio unico  
per credere in lui: ma ci siamo dimenticati  
di insegnargli a leggere.  
Eppure un dio molteplice c'è: è la foresta  
i cui alberi sono gli esseri umani.

Si erge qui il grande libro di tutti gli uomini,  
è illeggibile, nessun occhio vi trova  
una linea di lettura né un alfabeto chiaro.  
Il grande libro rifiuta il dio che i dogmi  
desiderano per lui come cani  
in cerca di un padrone.  
Il grande libro ride, non si fa ingannare:  
l'universalismo alla francese  
è un coacervo di squame  
di pesce morto.

\*

Grand livre c'est piège pour qui se croit  
dieu ou suprême tyran.  
Qui aurait beau tourner les pages,  
chercher le récit dans une diagonale  
puis une autre,  
tout échappe et se délabre.

C'est simple main de Chocolatier  
qui a trempé plume dans l'encrier  
et au sujet d'une saveur empruntée  
par ruse à la forêt tropicale  
a écrit le livre du monde,  
table des éléments et protocole  
de la saveur qui pousse et fond  
de la forêt ivoirienne aux palais des goûters.

Plus phallique qu'obélisque de Louxor  
se dresse le livre de l'usage de la saveur  
du monde,

fèves,  
fossiles,  
aimables amers fossiles.



\*

Il grande libro è un'illusione per chi si crede  
un dio o un supremo tiranno.  
Per quanto giri e rigiri le pagine,  
cerchi il racconto in una diagonale  
e poi in un'altra,  
tutto gli sfugge e si dissolve.

E' l'umile mano del Cioccolatiere  
che ha immerso il pennino nel calamaio  
e su un sapore che è stato sottratto  
con la violenza alla foresta tropicale  
ha composto il libro del mondo,  
tavola degli elementi e protocollo  
di un aroma che nasce e si scioglie  
nella foresta ivoriana e sul palato dei bambini.

Più fallico dell'obelisco di Luxor  
si staglia il libro sull'utilizzo del sapore  
del mondo,

fave,  
fossili,  
piacevoli amari fossili.

\*

Tape sur le plateau de la table  
le joueur de dominos  
tape ivoire ou plastique le jeton,  
mille fois tape mille jetons,  
fait trembler les deux pôles,  
déplace la mort et la naissance.

Tremble la terre  
tremble la strate blanche  
tremble la strate noire  
seul compte le tremblement  
tandis qu'à reculons le volcan  
retourne ricaner  
même pas dans une radicelle  
du cacaoyer togolais.

Tout le bourg, toute la ville tape sur les plateaux,  
de Martinique, de Chypre, de Kabylie  
tous les hommes jouent aux dominos  
ivoire ou plastique  
à quatre-vingt centimètres du plancher,  
sur ses plateaux de table  
la ville bondit bondit bondit.  
Chaque bond croque une fève.  
Chaque bond engendre un enfant.  
Chaque bond met en splendeur la parole  
et même au-delà de sa propre lumière.

Toute la ville les mamies aux cuisines  
tapent les fonds de casserole sur le feu,  
tapent les cuillers sur l'alu,  
tapent l'aliment,  
tapent le futur,  
tapent la vie  
disent en splendeur  
disent la vie  
créent la vie.

Pourtant chacun s'en retire  
laissant juste sur le grand cahier  
double page à double page  
la signature universelle et une  
de son geste, de sa vie, de son nom,

et le Chocolatier seul essaie de relire  
le grand cycle calligraphié  
en silence relit en silence.

\*

Batte sul piano del tavolo  
il giocatore di domino  
batte la tessera d'avorio o di plastica,  
mille colpi mille tessere,  
fa vacillare i due poli,  
spiazza la morte e la nascita.

Trema la terra  
trema lo strato bianco  
trema lo strato nero  
contano solo quelle scosse  
che si fanno beffe del vulcano  
e lo spingono a rintanarsi  
anche in una piccola radice  
di cacao togolese.

Tutto il borgo, tutta la città batte sui tavoli,  
nella Martinica, a Cipro, in Cabilia  
tutti gli uomini giocano a domino  
con tessere di avorio o plastica  
a ottanta centimetri dal pavimento,  
sulla superficie dei suoi tavoli  
la città salta salta salta.  
A ogni salto morde una fava.  
A ogni salto genera un bambino.  
A ogni salto dà splendore alla parola  
anche al di là della sua stessa luce.

In tutta la città le nonnine in cucina  
battono i fondi delle casseruole sul fuoco,  
battono i cucchiari sull'alluminio,  
battono il cibo,  
battono il futuro,  
battono la vita  
dicono in chiarezza  
dicono la vita  
creano la vita.

Ma poi ognuno esce di scena  
lasciando appena sul grande quaderno  
in una pagina doppia dopo l'altra  
la firma universale e unica  
del suo gesto, della sua vita, del suo nome,

e solo il Cioccolatiere cerca di rileggere  
il grande ciclo scritto con grafia ornata  
in silenzio, rilegge in silenzio.

\*

Se révèle vers 1920 par l'imprudence  
et l'impudeur de quelques mots soudain lisibles  
que le Grand Chocolatier vend aussi  
farine au litre, brioches et par boisseaux braises.

Ainsi l'orgueil des rois niche-t-il en la fève voyageuse  
et les braises engloutissent-elles l'esprit des tropiques  
qu'emportent vers leurs petits fourneaux de fonte noire  
les mariniers de la Loire et les vachers des prés.

Houppes des roseaux des rives  
que bat le vent,  
ce sont les lettrages inclinés sur les pages.  
Battement d'ailes des cormorans et des mouettes,  
ce sont les lettrages inclinés sur les pages.  
Millions de bouchées de brioches avalées,  
ce sont les lettrages inclinés sur les pages.

\*

Si scopre verso il 1920 per l'imprudenza  
e l'impudicizia di qualche parola a un tratto leggibile  
che il Grande Cioccolatiere vende anche  
farina al litro, briosce e recipienti per braci.

Così l'orgoglio dei re fa il nido nel baccello viaggiatore  
e le braci inghiottono lo spirito dei tropici  
che i marinai della Loira e i mandriani dei pascoli  
procurano ai loro fornelli domestici di ghisa nera.

Florescenze dei giunchi delle rive  
sferzati dal vento  
sono le lettere inclinate sulle pagine.  
Un battito d'ali di cormorani e gabbiani  
sono le lettere inclinate sulle pagine.  
Milioni di bocconi di briosce inghiottite  
sono le lettere inclinate sulle pagine.

\*

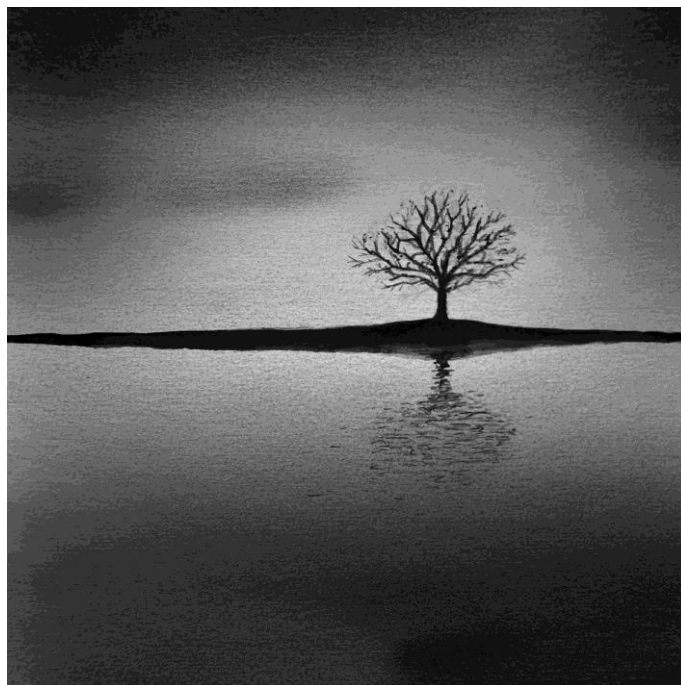
Qui graphie doit incliner la plume  
pour feindre que répéter féconde.  
Faute de dieu ultime,  
faute d'aveugle foi dans la répétition  
à qui personne en fait ne croit,  
on tient le grand livre,  
on calligraphie, on tisse à l'encre,  
on strie raye copie biffe strie  
strie strie strie strie strie strie  
pour montrer que le stèle de papier  
qu'érige l'obsessionnelle main  
rappelle par contrejour l'admirable lumière  
des voix aka, woodabé, yakoute  
et de toute voix humaine,  
lumière qui lance les voûtes de la maison commune  
voûtes rondes comme des arcs de carène  
par-dessus la Loire et les prés,  
les frontières, les haines, les âges et les nuits.



\*

Chi traccia segni deve inclinare il pennino  
per fingere che ripetere sia fecondo.  
In mancanza di un dio ultimo,  
di una fede cieca nella ripetizione  
a cui in effetti nessuno crede,  
si tiene il grande libro,  
si scrive in bella grafia, si tesse con l'inchiostro,  
si stria cancella copia elimina stria  
stria stria stria stria stria stria  
per mostrare che la stele di carta  
che la mano ossessivamente erige  
ricorda per contrasto la memorabile luce  
delle voci aka, woodabé, yakoute  
e di ogni voce umana,  
luce che slancia le volte della casa comune  
volte tondeggianti come archi di carena  
sopra la Loira e i prati,  
le frontiere, gli odi, le epoche e le notti.

Montagne, sel  
Montagna, sale



*(27- 28/02/2019)*

\*

Il redescend aujourd'hui du sommet de la montagne  
par la combe obscure et la montagne le suit.

C'est peut-être cela, cette impression  
de chant double, la montagne et lui,  
ou son père et lui, ou lui et son fils.  
Il y a cinq ans il avait traversé à pied sec  
la Méditerranée en y ouvrant une tranchée profonde  
et il était venu jusqu'à notre montagne  
d'arbres hivernaux, d'arbres taiseux.  
Des rochers s'en étaient allés à sa rencontre  
en roulant par la combe obscure jusqu'à la mer.

Ainsi va la vie dure et peu sûre, jamais stable,  
de l'homme dédoublé aux talons friables  
trouant la montagne et la mer,  
repartant traîner la montagne dans le sel de la mer  
pour que crépité le fier récit de tous.

\*

Ridiscende oggi dalla sommità della montagna  
per il vallone oscuro e la montagna lo segue.

Nasce da qui, forse, questa sensazione  
di un canto a due voci, la montagna e lui,  
suo padre e lui, o lui e suo figlio.

Cinque anni fa aveva attraversato all'asciutto  
il Mediterraneo aprendovi un varco profondo  
ed aveva raggiunto la nostra montagna  
di alberi invernali, di alberi silenziosi.  
Delle rocce gli erano andate incontro  
rotolando lungo il vallone oscuro fino al mare.

E' questa la vita dura e incerta, mai stabile,  
dell'uomo dimezzato dai talloni fragili  
che scava la montagna e il mare,  
che riparte trascinando la montagna nel sale del mare  
affinché crepiti il fiero racconto di tutti.

\*

Rends la montagne plate et lisse  
comme le creux de ta main que tu ouvres.  
Rends la montagne concordante  
comme le visage.  
Tire sur elle depuis la vallée l'ombre  
quand au soir le soleil tombe.

Nageur, marcheur parti sans bras,  
la mer salée est peut-être aussi féconde  
que la montagne.

Remercie les épaules amies  
qui suantes ont porté les masques,  
les tirades de théâtre, les épisodes chantés,  
les sacs de sel et de riz.

\*

Rendi la montagna piatta e liscia  
come il palmo della mano che apri.  
Rendi la montagna armoniosa  
come il viso.  
Coprila con l'ombra che sale dalla valle  
quando precipita il sole nella sera.

Nuotatore, viandante partito senza braccia,  
il mare salato è forse tanto fecondo  
quanto la montagna.

Ringrazia le spalle fraterne  
che sudate hanno sorretto le maschere,  
le lunghe strofe recitate, le storie cantate,  
i sacchi di sale e di riso.

**La ténacité d'Alaye (\*)**  
**La tenacia Alaye**



*(27/03/2019)*

**(\*) Yves Bergeret,**  
*Carène, Acte III, 2016*

\*

Voici que le monde se désépaissit.  
Avec l'espoir jaune vif et or  
de renaître complètement et sans savoir comment,  
de renaître d'entre les alluvions et la fange partout,  
il avait traversé la mer il y a dix ans.

Mais il avait été proie de trafiquants  
puis de mafieux à la petite semaine  
puis d'hypocrites beaucoup plus fins  
qui l'anesthésiaient en détournant des mots  
comme fraternité, partage, compassion.  
Vraiment c'était urticant,  
c'était collant comme une toile d'araignée.

\*

Ora tutto diventa più chiaro.  
Dieci anni fa aveva attraversato il mare  
con la vivida tenace speranza  
di rinascere assolutamente, senza sapere come,  
di rinascere ovunque da alluvioni e fango.

Ma era finito vittima di trafficanti  
e poi di mafiosi da quattro soldi  
e poi di ipocriti molto più subdoli  
che lo anestetizzavano travisando parole  
come fraternità, condivisione, compassione.  
Era davvero insopportabile,  
qualcosa di appiccicoso come una ragnatela.



\*

Pendant cinq ans trop serviable,  
trop heureux d'être en vie  
il a supporté les fils de l'araignée  
et s'est tu, pour protéger ses frères de voyage  
miséreux, impatients, désorientés.

Puis pendant encore cinq ans  
il a un à un coupé les fils.  
Et un matin il a dégagé un trou,  
par où le vent a soufflé.  
Le trou s'ouvrait dans un mur qui était devant lui  
et même contre son front.  
Ce mur il ne l'avait jamais aperçu auparavant  
et maintenant son front était frais.

\*

Troppo disponibile per cinque anni,  
troppo felice di essere in vita,  
ha sopportato i fili della ragnatela  
e ha taciuto per proteggere i suoi poveri,  
impazienti e disorientati fratelli di viaggio.

Poi per altri cinque anni  
ha tagliato i fili uno ad uno.  
E una mattina ha aperto un buco,  
attraverso il quale si è riversato il vento.  
Un buco in un muro che era davanti a lui  
proprio contro la sua fronte.  
Non si era mai accorto di quel muro in precedenza  
e ora la sua testa era libera.

\*

D'une prière, d'une pensée, d'une intuition  
et d'une vision audacieuse comme parole de poète  
il s'est la dixième année engouffré tout entier  
par la brèche et s'est envolé.

A sauté, peut-être. Aucune chute ne survint.

L'air n'était pas glacé,

l'air était exaltant comme un arbre

au printemps bruissant d'abeilles.

L'air était libre

et lui-même a découvert vraiment la liberté.

\*

Con una preghiera, un pensiero, un'intuizione  
e una visione audace come la parola di un poeta  
il decimo anno si è infilato tutto intero  
in quella breccia ed è volato via.

Forse è saltato, ma non ci sono state cadute.

L'aria non era fredda,

l'aria era inebriante come un albero

in primavera, brulicante di api.

L'aria era chiara

e lui ha davvero scoperto la libertà.

\*

Elle est un vent qui vient et qui va,  
des paroles stables et claires font son oxygène,  
que les traitres ont de la peine à respirer.  
Mais lui découvre la grammaire de ce vent  
et apprend comment dans ce vent les montagnes se sculptent,  
comment on peut avec ce vent modeler  
la forme des villes et soulever le poids  
du grand labeur de la vie.

Car chacun ici crée une place pour son nom  
et pour son corps. Chacun crée le jardin ouvragé  
de la parole ouverte où poussent herbes,  
arbres et plantes dont chacun se nourrit et nourrit ses proches  
et ses voisins au loin de part et d'autre des mers.

\*

Essa è un vento che viene e che va,  
parole ferme e chiare le danno l'ossigeno  
che i traditori fanno fatica a respirare.  
Ma lui scopre la grammatica di questo vento  
e impara come nel suo soffio le montagne prendono forma,  
come si può insieme a lui modellare  
il profilo delle città e sollevare il peso  
del grande lavoro della vita.

Perché tutti qui creano uno spazio per il loro nome  
e per il loro corpo. Tutti creano il giardino operoso  
della parola aperta, dove crescono erbe,  
alberi e piante di cui ognuno si nutre e nutre i suoi cari  
e i suoi fratelli lontani, da una parte e dall'altra dei mari.

# Charrette Carretto



*(27/03/2019)*

\*

Crépitent par dizaines près des cailloux les images de fer  
par dizaine les images de bois.

Tremble depuis sous les talus d'herbes sèches  
le souffle d'entre les pierres.  
Qui nous insuffle la vie du sol, des ancêtres, des graines,  
des maléfices, des aromates, des bonheurs.

Est-ce qu'en mars ce sont seuls les merles qui chantent,  
n'est-ce pas aussi la rude et rouge foule  
qui petite tout près du sol  
tressaute sur le chemin de terre?

Crépitent près des cailloux les images des saints  
les têtes de chevaux et de griffons,  
les casques guerriers, tous petits peints très vifs.  
Un mètre au dessus des cailloux crépitent les images.

Tremblotent près des oliviers gris  
le discord et l'accord et le discord  
des cent quarante six bouts de bois peints  
ensemble allant au pas du cheval  
qui tire les bras de la charrette.

Si ce n'est en plus par jour de pluie la boue qui gicle,  
c'est chaque jour la dure tragédie de vivre qui gicle  
et accroche et colle ses images à l'essieu, aux ridelles,  
aux bouts de tout bois, de tout fer qui font corps  
membré démembré de la charrette,  
allant son chemin pour commercer,  
pour cultiver. Merci forgeron, merci ébéniste,  
merci peintre qui osez qu'on tremble encore plus fort  
que l'île du volcan, que la terre du séisme,  
que la colère du seigneur, que le châtement  
des dieux aveugles et de la mort absurde, merci  
à vous qui démultipliez à un mètre du redoutable sol  
la splendide frénésie de l'image

qui par ironie, par parodie, par fierté  
sauve.

Avec chacun des rayons des deux roues  
tournent les torses des laquais narquois du destin,  
leurs têtes trop coiffées, leurs fronts très peignés,  
manège, cartes à jouer, tournoi de pacotille  
dans son cliquetis splendide sur les cailloux.

Sur le plateau entre les deux roues  
les fagots de bois, les boisseaux,  
les faisceaux, les sarments de vigne,  
les sacs de grain, les tonneaux ;  
et des dieux s'en vont par la colline  
et par l'autre colline en grinçant des dents.

Entre les flancs peints sur le plateau  
jambes allongées, dos appuyé à l'éphémère amour,  
la jeunette resserre sa ceinture.

Entre les ridelles l'amoureuse endormie...  
Entre les songes de son sommeil  
les images bondissent  
dont les couleurs saisissent par le col  
les chevaux fous, les cris  
de la tragi-comédie.

« Mon kaléidoscope de fer et de bois,  
dit le charretier,  
avance par hoquets sur la piste dure.

Ma fortune  
avance par brouillages sur la rage des voisins,  
par jeux et farces sur la joie des cousins.

Mes graines, mes semences fuient  
par tous les trous de la charrette.  
La piste de terre blanche, le champ voisin,  
le pré jaune tendent le cou.

A ma charrette on rase gratis, je burine les cous.  
J'assassine ou j'embrasse.  
Eh ma charrette, v'là que j'l'arrête  
et qu'le ch'val pile net.

Tout le paysage, les cyprès de Maurizio,  
les foins de Concetta, le bosquet de Riccardo  
s'écartent en courant,  
se cachent dans le silence  
en attendant que reprenne le récit  
du voyage, du travail.

Allez, charrette à deux roues, à deux bras,  
tu n'as de vie, tu n'as de sens qu'en allant,  
qu'en portant par les chemins de terre et de caillasse  
de quoi faire vivre ton maître et sa famille.  
Allez, charrette à deux roues, à deux bras,  
tes roues de bois cerclées de fer  
crépitent si bien que tu nous fais une symphonie  
mi-muette, une fanfare d'images, de formes et de couleurs.  
Tu es ma jeune diablesse adorée  
qui racle si bien ma pauvre terre sèche  
qu'elle recrache à foisons les roulades jubilantes  
des esprits du sol que tu déchaînes. Et ces pitres,  
ces pitres diaboliques laissent en menue monnaie  
du grand rite les images en foule criarde sur les prédelles,  
sur les ridelles veux-je dire, sur les rayons des roues,  
sur les bras. Et dans mes yeux. Et je chantonne  
avec cailloux et saints et figurines folles  
ma vie qui roule si mal si jeune si folle  
par caillasse, foire des bourgs et champs secs. »

\*

Tintinnano a decine sopra i sassi le immagini di ferro  
a decine le immagini di legno.

Vibra dal fondo dei dirupi di erbe secche  
il soffio tra le pietre.  
Che ci infonde la vita della terra, degli antenati, dei semi,  
dei sortilegi, degli aromi, delle gioie.

Sono solo i merli a cantare, a marzo,  
o sono anche le minute figure ruvide e rosse  
che a un palmo dal terreno  
sobbalzano sulla strada sterrata?

Tintinnano sui sassi le immagini dei santi  
le teste di cavalli e di grifoni,  
gli elmi guerreschi, tutti piccoli, dai vividi colori.  
Un metro al di sopra dei sassi tintinnano le immagini.

Traballano vicino agli ulivi grigi  
il disaccordo e l'accordo e il disaccordo  
di centoquarantasei pezzi di legno dipinti  
in viaggio insieme, al passo del cavallo  
che trascina le stanghe del carretto.

Se non basta in un giorno di pioggia il fango che schizza,  
è la dura tragedia quotidiana del vivere che inzacchera  
e si appiccica e incolla le sue immagini all'asse, alle sponde,  
alle estremità di ogni legno, di ogni ferro che compone  
la parte stabile o snodata del corpo del carro,  
che prosegue la sua strada verso il mercato,  
verso i campi. Grazie fabbro, grazie ebanista,  
grazie pittore che riuscite a farci tremare ancora più  
dell'isola vulcanica, della terra sismica,  
della collera del signore, del castigo  
degli dèi ciechi e della morte assurda, grazie a voi  
che moltiplicate a un metro dal temibile suolo  
la splendida frenesia dell'immagine



che con ironia, parodiando, con fierezza  
salva.

Con ognuno dei raggi delle due ruote  
girano i busti dei servi beffardi del destino,  
le loro teste acconciatissime, le fronti ben pettinate,  
giostra, carte da gioco, torneo di paccottiglia  
nel suo rutilante ticchettio sopra i sassi.

Sul pianale tra le due ruote  
le cataste di legna, i recipienti,  
le fascine, i sarmenti di vite,  
i sacchi di grano, i barili;  
e gli dèi se ne vanno per la collina  
e per l'altra collina digrignando i denti.

Tra le fiancate dipinte sul pianale  
a gambe distese, la schiena appoggiata al suo amante,  
la giovane donna si sistema la veste.

Tra le sponde, l'innamorata addormentata...  
Tra i sogni del suo sonno  
rimbalzano le immagini  
i cui colori afferrano per il collare  
i cavalli imbizzarriti, le grida  
della tragicommedia.

«Il mio caleidoscopio di ferro e di legno  
avanza a strappi sulla pista dura,  
dice il carrettiere.

La mia fortuna  
avanza con difficoltà sulla rabbia dei vicini,  
con giochi e scherzi sulla gioia dei parenti.

I miei grani, i miei semi fuoriescono  
da tutti i buchi del carretto.  
La bianca strada sterrata, il campo attiguo,  
il prato giallo allungano il collo.

Sul mio carretto ci si rade gratis, io cesello i colli.

Ammazzo o abbraccio.

Eh, il mio carretto, ecco che ora lo fermo  
e do una ripulita al cavallo.

Tutto il paesaggio, i cipressi di Maurizio,  
il fieno di Concetta, il boschetto di Riccardo  
si allontanano di corsa,  
si nascondono nel silenzio  
aspettando che riprenda il racconto  
del viaggio, del lavoro.

Forza, carretto a due ruote, a due braccia,  
tu non hai vita, non hai senso se non andando,  
se non portando per le strade sterrate e pietrose  
quanto basta a far vivere il tuo padrone e la sua famiglia.  
Forza, carretto a due ruote, a due braccia,  
le tue ruote di legno cerchiare di ferro  
vibrano così tanto da creare una sinfonia  
a tratti muta, una parata di immagini, di forme e di colori.  
Tu sei il mio diavoletto adorato  
che raschia a tal punto la mia povera terra secca  
da farle risputare a profusione il discanto festoso  
degli spiriti del suolo che tu liberi. E questi buffoni,  
questi diabolici buffoni lasciano come piccola ricompensa  
del grande rito la folla di immagini sgargianti sulle predelle,  
intendo dire sulle fiancate, sui raggi delle ruote,  
sulle stanghe. E nei miei occhi. E io canticchio  
insieme a sassi e santi e figurine folli  
la mia vita che si trascina a stento così giovane così pazza  
tra la ghiaia, una fiera di borghi e aridi campi».

# L'atelier Il laboratorio



*(24/05/2019)*

Cet ensemble, **Prologue à l'Atelier** et **L'Atelier** lui-même, vient au jour en écho à l'Atelier d'écriture qu'à l'initiative des professeures Juliette Beillar et Aurélie Buffel, ainsi que des *Itinéraires Poétiques de Saint Quentin en Yvelines* de Jacques Fournier et Catherine Baron, j'ai été invité à conduire en janvier et février 2019 avec les élèves de deux classes de Troisième du *Collège Ariane*, à Guyancourt. Cet ensemble ici est un hommage à la profonde dignité et à la beauté grave et directe du travail de chacun des participants et de chacune des participantes de cette série d'ateliers au *Collège Ariane*.

[Questi testi sono risonanze poetico-pittoriche di una serie di laboratori di scrittura che Yves Bergeret ha tenuto, agli inizi di quest'anno, nelle scuole delle disagiate e problematiche periferie di Parigi, dove ha operato con adolescenti provenienti da diverse parti del mondo. Il materiale prodotto dagli studenti, che hanno avuto come riferimento principale nel loro lavoro di scrittura il poema "Carena", in particolare il terzo atto, sarà raccolto in un volume a stampa.]

## **Prologue**

Couards les chiens de garde  
hurlent contre toi qui du fond du désert  
nous rejoins après la tempête.

Tu portes sur ta tête le savoir,  
tu ouvres la bouche, la tempête s'abaisse et s'écarte.

Ta mère va chercher l'eau à la source  
pendant encore mille ans.

## **Prologo**

Pavidi cani da guardia  
abbaiano contro di te che dal fondo del deserto  
ci raggiungi dopo l'uragano.

Reggi sulla tua testa il sapere,  
apri la bocca, la tempesta si placa e si allontana.

Tua madre raccoglierà acqua alla sorgente  
per mille anni ancora.

\*

Ta voix au surgi  
de par derrière la montagne, l'a aimée  
et l'a poussée vers la table de notre repas.

Tes petits-neveux d'il y a cent dix-sept ans  
étaient esclaves au pied du volcan de la Martinique.  
Il a explosé et les a tous tués.  
Fer feu parole.  
Mais, parole, tu es là, dans les cordes vocales de Belco,  
coulées de lave dans la gorge de Belco  
qui chante la vie dans la survie des morts.

\*

La tua voce, levandosi  
da dietro la montagna, l'ha amata  
e l'ha spinta verso la tavola del nostro pasto.

Centodiciassette anni fa i tuoi piccoli nipoti  
erano schiavi ai piedi del vulcano della Martinica.  
Un'eruzione li ha uccisi tutti.  
Ferro fuoco parola.  
Ma tu, parola, sei là, nelle corde vocali di Belco,  
colate di lava nella gola di Belco  
che canta la vita rievocando la memoria dei morti.

## L'Atelier

Débaroule du haut de la pente  
le sanglier presque aveugle  
qui fait rouler des rochers noirs  
jusqu'au torrent.

Bruyant dans les remous  
roulent les gros galets.

Cinq cents mètres, mille mètres au dessus  
dans le ciel mille cinq cents mètres  
naissent fines blanches les formes tordues  
des nouveaux nuages.

Le ciel reflète l'eau, la roche,  
les hommes effondrés dans les villages.

## **Il laboratorio**

Si avventa dalla sommità del pendio  
il cinghiale quasi cieco  
che fa rotolare delle rocce nere  
fino al torrente.

Rombando tra i vortici  
rotolano i grossi ciottoli.

A cinquecento metri, a mille metri in alto  
nel cielo, a millecinquecento metri  
appaiono le bianche sottili forme contorte  
delle nuvole appena nate.

Il cielo riflette l'acqua, la roccia,  
gli uomini che dissodano la dura terra nei villaggi.



\*

Les allongés sur les brancards de l'hôpital  
attendent, leur bouche pleine de sable gris.

Les derniers Résistants de la guerre  
traversent la place, une main sur la canne,  
l'autre pour te donner le phylactère de la ténacité.

\*

Quelli distesi sulle lettighe dell'ospedale  
aspettano, con le bocche piene di sabbia grigia.

Gli ultimi Resistenti della guerra  
attraversano la piazza, una mano sul bastone,  
l'altra per passarti il testimone della tenacia.

\*

Assis écrivant dans la salle de classe  
les adolescents venus de tous les continents  
écoutent leurs corps gronder craquer grandir,  
écoutent le racisme braire derrière la porte.  
Leurs épaules frêles sont le souffle des flûtes qui chantent  
le récit majestueux du père et de la mère dans l'Himalaya,  
dans le Sahel en guerre, dans le limon du Nil.  
Aux minuscules petits racismes ils ne répondent pas.  
Aux voraces aboiements ils ne répondent pas.  
Aux minuscules racismes ils pleurent,  
s'écartent juste un peu  
de la trajectoire du sanglier sans vision.

\*

Seduti in classe, impegnati nella scrittura  
gli adolescenti venuti da tutti i continenti  
sentono i loro corpi fremere agitarsi crescere,  
sentono il razzismo inveire dietro la porta.  
Le loro fragili spalle sono il soffio dei flauti che cantano  
il racconto maestoso del padre e della madre nell'Himalaya,  
nel Sahel in guerra, nel limo del Nilo.  
Ai piccoli razzismi quotidiani non rispondono.  
Ai latrati famelici non rispondono.  
Di fronte ai piccoli razzismi piangono,  
si spostano appena  
dalla traiettoria del cinghiale senza vista.

\*

Les allongés sur les brancards de l'hôpital  
entendent le souffle des flûtes  
écarter le sable gris,  
entendent voient au ciel le reflet en blanc  
de leur vie qu'on a piétinée  
puis ils se lèvent

puis ils redressent le grand mât  
que la tempête raciste a abattu.  
Il s'appelle bien « grand mât »; on dit aussi le «Ténacité»  
et sur notre pont parle la foule adolescente.

Les plus hardis grimpent à la hune de misaine,  
repèrent très loin des canots en dérive  
dont le nom est aussi «Ténacité».

Tous accueillent les héros fourbus qui dérivent.

\*

Quelli distesi sulle lettighe dell'ospedale  
sentono il soffio dei flauti  
disperdere la sabbia grigia,  
sentono vedono in cielo il riflesso bianco  
della loro vita calpestata  
e quindi si alzano

poi raddrizzano il grande albero maestro  
che la tempesta razzista ha abbattuto.  
Si chiama "grande albero"; noi diciamo anche "Tenacia"  
e sulla nostra tolda la folla adolescente parla.

I più audaci si arrampicano sull'albero di prua,  
scorgono in lontananza delle barche alla deriva  
il cui nome è anch'esso "Tenacia".

Tutti accolgono come eroi i naufraghi stremati.



## Première scène, en monologue

«Je tonitruerai au fond de la cale,  
je me débats au fond du ravin.  
Les cumulus sont mes fils que je jette en cavalcade  
par-dessus les chaînes et les montagnes.  
Les martinets crient pour m'accompagner  
mais je suis rivé au fond du ravin.  
Ils crient pour me tirer  
mais je suis rivé et chaque rivet plus bas s'enfonce  
dans mes muscles plus loin à chaque cri rouge  
parmi les cumulus.  
Et les rivets sont les dents du monstre ;  
il me crache son sel noir.  
De ce venin beaucoup, distraits ou naïfs,  
ou obséquieux laquais du monstre,  
font l'encre de l'écriture.

Je tonitruerai du fond du ravin,  
du creux de la vague salée.  
Les mains sont mes filles  
qui tournent en ronde folle par-dessus les rivages,  
qui tournent lentement par-dessus les îles,  
qui tournent par-dessus les pays dévastés,  
et veulent les masser, les adoucir.  
J'ai dix mille ans, je suis la misère humaine  
rivée trop bas dans le corps et le sable.  
Nos mains ne cessent de faire mon tour.  
Mes filles et mes fils quand même  
chaque matin repartent sur la mer acariâtre,  
ils parlent, ils m'apprennent à parler.  
Car dire dessalera la mer».

## Prima scena, in monologo

«Io strepito in fondo alla cala,  
mi divincolo in fondo al burrone.  
Le nuvole sono i miei figli che lancio al galoppo  
al di là delle catene e dei monti.  
I rondoni gridano per accompagnarmi  
ma sono inchiodato in fondo al burrone.  
Gridano per portarmi con loro  
ma sono bloccato e ogni chiodo penetra più in basso  
nei miei muscoli, più lontano, ad ogni grido rosso  
tra le nuvole.  
E i chiodi sono i denti del mostro;  
mi sputa addosso il suo sale nero.  
Di questo veleno in molti, distratti o ingenui,  
o servi ossequiosi del mostro,  
fanno l'inchiostro per scrivere.

Io strepito dal fondo del burrone,  
dalla cavità dell'onda salata.  
Le mani sono le mie figlie  
che girano in folle ronda sopra le rive,  
che girano lentamente sopra le isole,  
che girano sopra i paesi devastati,  
e vogliono massaggiarli, rinfrancarli.  
Ho diecimila anni, sono la miseria umana  
piantata troppo in basso nel corpo e nella sabbia.  
Le nostre mani continuano a girarmi intorno.  
Le mie figlie e i miei figli, comunque,  
ogni mattina escono sul mare turbolento,  
parlano, mi insegnano a parlare.  
Perché dire dissalerà il mare».

## Deuxième scène, en trois pantomimes

*Dire dessale, reprennent-ils,  
ceux-ci qui viennent chacun son tour.*

\*

Si mystérieux est celui, Soninké, qui du même pas  
marche sur les vagues de la mer  
et sur le sable et les braises du désert  
sans jamais s'enfoncer sous son propre poids  
qu'aggravent deux colonnes de granite sur ses épaules...  
Son corps n'est plus que sable et eau salée. Puis rien.  
Son corps est juste la phrase. La phrase pour dire,  
sans aucun état d'âme,  
phrase équarrie, stable, une apparence de diamant calme.

Pourtant ses genoux sont fragiles.  
Car le granite est la métamorphique robustesse  
de générations par milliers qui eurent chacune son rôle à dire.  
Et ne furent pas dites seulement des anecdotes.  
La métamorphique pesanteur,  
par là, dans l'angle caverneux de la mémoire  
où l'on a appris sans état d'âme à sacrifier  
et à somptueusement dire, avant la saumure et le sel.



## Seconda scena, in tre pantomime

*Dire dissala, ripetono,  
uno dopo l'altro, quelli che arrivano.*

\*

E' così misterioso costui, un Soninké, che con lo stesso passo  
cammina sulle onde del mare  
e sulla sabbia e le braci del deserto  
senza mai crollare sotto il suo peso  
gravato da due colonne di granito sulle sue spalle...  
Il suo corpo è sabbia e acqua salata. Nient'altro.  
Il suo corpo è proprio la frase. La frase per dire,  
senza alcun turbamento,  
frase ponderata, ferma, un'apparenza di calmo diamante.

Tuttavia le sue ginocchia sono fragili.  
Perché il granito è la metamorfica consistenza  
di migliaia di generazioni che ebbero ognuna il loro ruolo nel dire.  
E non raccontarono soltanto degli aneddoti.  
La metamorfica solidità,  
da lì, dall'angolo cavernoso della memoria  
dove gli è stato insegnato a sacrificare senza remore  
e a dire, solennemente, prima della concia e del sale.

\*

Chinois, lui, il bondit de Shangai.  
Comme Anuman vers Sri-lanka.  
Lui jaillit depuis le rivage de l'autre côté du globe,  
fouette vents et vagues pour arriver plus vite.  
Arriver où, arriver à quoi ?  
Le don des langues enflamme sa langue,  
allez, chinois, anglais et français sont les trois ressorts  
de son trampoline pour appréhender le monde  
par en haut.  
En l'air,  
presque sans oxygène taoïste  
ni ventelet symboliste, surréaliste  
ou individualiste de la mélancolique Europe.  
En l'air on aurait toute vision, toute place  
pour installer des répliques et des pantomimes  
avec lesquelles ordonner un nouveau monde,  
architecture de poutrelles noires  
et de feuilles de papier blanc.  
Vite, montez, venez lire, mes amis !

Or la vision ne tient pas longtemps, trop de brume  
grignote terres et villes.  
Est-ce que tout là-haut ce récit qu'il tente  
comme un jeu de construction est vraiment plus réel  
qu'un château de sable devant la mer remuante  
dont très corrosif est le sel ?  
Est-ce que le poème qu'il écrit est plus que le muscle  
de son mollet, contracté pour bondir ?  
Où est le sang de la vie, la sève dialectique,  
l'appétit, le tonitruant appétit de vivre par toi,  
mon semblable, mon frère, enfant d'aucun et de tous,  
jeune soleil dont je suis l'ombre  
parmi les buissons craquants ?

\*

Lui, Cinese, fa un balzo da Shanghai.  
Come Anuman verso lo Sri Lanka.  
Viene dalla riva dell'altra parte del globo,  
frusta venti e onde per arrivare più velocemente.  
Arrivare dove, arrivare a cosa?  
Il dono delle lingue infiamma la sua parola,  
e via, cinese, inglese e francese sono le tre molle  
del suo trampolino per conoscere il mondo  
dall'alto.  
In aria, quasi senza ossigeno taoista  
né venticello simbolista, surrealista  
o individualista della melanconica Europa.  
In aria è possibile ogni visione, c'è posto  
per installare repliche e pantomime  
con le quali configurare un nuovo mondo,  
un'architettura di putrelle nere  
e di fogli di carta bianca.  
Presto, salite, venite a leggere, amici miei!

Ma la visione non dura a lungo, troppa nebbia  
inghiotte terre e città.  
Così in alto, il racconto che egli tenta  
come un gioco di costruzioni è davvero più reale  
di un castello di sabbia davanti al mare agitato  
e all'azione corrosiva del sale?  
E la poesia che scrive, è forse qualcosa in più del muscolo  
del polpaccio che contrae per saltare?  
Dov'è il sangue della vita, la linfa dialettica,  
il desiderio, il tonante desiderio di vivere, per te,  
mio simile, fratello mio, figlio di nessuno e di tutti,  
giovane sole di cui io sono l'ombra  
tra i cespugli fruscianti?

\*

Wolof, il soulève la nuit prochaine  
comme le vent retourne les feuilles du peuplier.  
Il soulève la pluie froide  
et la renvoie au ciel fuyant.  
Il soulève les paupières lourdes de la pauvreté  
et lui apprend à se regarder sans honte  
dans un curieux miroir.  
Il respecte que sans écriture  
on puisse être prolix et fécond.  
Il respecte l'immense récit sans lettres sans encre  
sans papier. Il ouvre beaucoup de fenêtres,  
beaucoup d'oreilles, beaucoup de nuits prochaines.

Un matin, à pas lourds, pieds en sang,  
il quitte la brousse, escalade les gradins de la tristesse  
jusqu'à Paris où de doctes livres, de chenus maîtres  
lui prescrivent une cure castrante de rationalité.

A-t-il assez de force pour soulever l'asphyxie  
qui le menace? Car c'est à lui de faire étinceler  
le curieux miroir où chant et récit retournent  
chaque mot pour l'inventer,  
beau comme la naissance.

\*

Wolof, lui solleva la notte che viene  
come il vento rovescia le foglie del pioppo.  
Solleva la fredda pioggia  
e la rimanda nel mutevole cielo.  
Solleva le palpebre pesanti della povertà  
e gli insegna a guardarsi senza vergogna  
in uno strano specchio.  
Ritiene che senza scrittura  
si possa essere prolifici e fecondi.  
Rispetta l'immenso racconto senza lettere senza inchiostro  
senza carta. Apre molte finestre,  
molte orecchie, molte notti future.

Un mattino, con passi pesanti, piedi sanguinanti,  
lascia la savana, scala i gradini della tristezza  
fino a Parigi, dove libri sapienti e canuti maestri  
gli prescrivono una cura castrante di razionalità.

Ha forze sufficienti per liberarsi dall'asfissia  
che lo minaccia? Perché sta a lui far brillare  
lo strano specchio dove canto e racconto  
rivoltano ogni parola per reinventarla,  
per renderla splendente come la nascita.

### Troisième scène, avec tablettes d'argile

On a dit: on a incisé il y a quatre mille ans  
des dieux et leurs noms telluriques de lutteurs  
sur des tablettes d'argile.

On a dit le lendemain : ces dieux ne servent à rien,  
mettons-leur le feu. De leurs cendres on ferra  
de nouveaux dieux traçant la route aux mille nuits,  
des syllabes de leurs noms de cuivre on créera un fil  
pour broder les refrains de notre récit.

On a démenti le surlendemain : les dieux ne brûlent pas ;  
la route aux mille nuits brille et va seule.  
On a appris à faire de jour étape dans des prés rouges  
pour dormir en creux dans la violence.  
Mais mille nuits de marche, en s'entr'égorgeant...

Le récit tourne en rond.  
On cherche encore des tablettes d'argile  
dans le cœur frais du moindre rocher  
car c'est là qu'hommes et femmes  
espèrent découvrir leur raison d'être  
et excaver quelque chose qui les dise.

Mais c'est dans les jetées des ports que mieux  
survivent, croit-on, les tablettes d'argile.  
Dans la salle des machines des cargos.  
Et, croit-on, dans l'onde huileuse et grise  
qui engorge les foules comme des alluvions  
à l'entrée des stades, des supermarchés.

## Terza scena, con tavolette d'argilla

E' stato detto: abbiamo inciso quattromila anni fa  
degli dèi e i loro nomi tellurici di lottatori  
sopra tavolette di argilla.

E' stato detto, l'indomani: questi dèi non servono a niente,  
diamogli fuoco. Con le loro ceneri costruiremo  
nuove divinità che tracciano la strada alle mille notti,  
con le sillabe dei loro nomi di rame creeremo un filo  
per ricamare i temi del nostro racconto.

Tutto smentito due giorni dopo: gli dei non bruciano;  
la strada per le mille notti brilla e va solitaria.  
Abbiamo imparato a sostare di giorno nei prati rossi  
per dormire al riparo della violenza.  
Ma mille notti di cammino, sgozzandosi a vicenda...

Il racconto gira in tondo.  
Si cercano ancora delle tavolette d'argilla  
nel cuore fresco della più piccola roccia  
perché è là che uomini e donne  
sperano di trovare la loro ragion d'essere  
e portare alla luce qualcosa che li dica.

Ma è nei moli dei porti, così si crede,  
che meglio sopravvivono le tavolette d'argilla.  
Nella sala macchine delle navi da carico.  
E, a quanto pare, nell'onda oleosa e grigia  
che ingrossa le folle come delle fiumane  
all'entrata degli stadi, dei supermercati.

\*

On a dit: on a incrusté il y a quatre mille ans  
des légendes de déluges, de guerres et de duels à mort  
dans les lobes fébriles de la mémoire.

On a dit: ces duels et ces guerres font la virilité brute  
dont les femmes par dérision rient aux éclats.  
Or railler fait aussi partie des rôles  
que dans la paix meurtrie distribue la violence absolue.  
Mais la paix toujours cicatrise.

On a démenti : duels, guerres et déluges  
en leurs mythes fondateurs  
sont les enflures pour faire croire  
qu' «il est proclamé»,  
qu' «il est tonitrué»;  
et brailler ainsi boursoufle l'enflure  
pour que toujours plus durcisse la croûte de sel,  
pour que jamais n'adviennent guérison ni paix.



\*

E' stato detto: abbiamo fissato quattromila anni fa  
leggende di diluvi, di guerre e di duelli mortali  
nei lobi febbrili della memoria.

E' stato detto: duelli e guerre rappresentano la virilità brutta  
di cui le donne per scherno ridono a crepapelle.  
Anche schernire, però, fa parte dei ruoli  
che nella pace straziata assegna la violenza assoluta.  
Ma la pace cicatrizza sempre.

Tutto smentito: duelli, guerre e diluvi  
nei loro miti fondatori  
sono delle imposture per far credere  
che “è annunciato”,  
che “è voluto da dio”;  
e gridare queste cose accresce l'inganno  
affinché la crosta di sale indurisca sempre più,  
affinché mai giungano guarigione e pace.

## Quatrième scène, par la voix de la femme de Corée et ses échos

«Oh, dit-elle, le vent et moi n'arrivons pas  
à surmonter la montagne».

«Oh, ajoute le vent, je suis juste le ventre fécond  
dont naissent les cumulus ;  
la semence humaine enfle ma liberté».

«Oh... », acquiesce la montagne qui se tasse sur elle-même,  
mais les enfants qui passent en courant au rythme  
de la voix de la femme qui chante piétinent  
les pierres des éboulis; et elles remontent vers le récit  
qui n'est plus sombre.

«Oh, acquiesce la montagne, je suis la fourrure  
d'hiver de la femme qui parle,  
je suis le corsage d'été de la femme qui chante.  
Le vent me délègue ses bourrasques  
qui retournent ci un troupeau de branches,  
là une harde de branches  
dans une rumeur simple de vagues et d'écume  
sur une côte nouvelle-née, eau douce  
qui nous entre dans la bouche  
comme la langue du baiser de la femme qui chante,  
eau douce que, mon semblable, mon frère,  
tu apprends à donner à ton tour,  
sans violence ni sel, aube et paix  
glissant sur le monde et sur la peau douce, tannée,  
mystérieuse des hommes et des femmes  
qui savent parler.»

## **Quarta scena, dalla voce della donna coreana e i suoi echi (\*)**

“Oh, dice lei, io e il vento non riusciamo  
a superare la montagna”.

“Oh, aggiunge il vento, io sono il ventre fecondo  
da cui nascono le nuvole;  
il seme umano rende gravida la mia libertà”.

“Oh...”, annuisce la montagna che ripiega su se stessa,  
ma i bambini che passano correndo al ritmo  
della voce della donna che canta, calpestano  
le pietre delle frane; ed esse risalgono verso il racconto  
che non è più oscuro.

“Oh, annuisce la montagna, io sono il mantello  
invernale della donna che parla,  
sono la camicetta estiva della donna che canta.  
Il vento mi affida le sue burrasche  
che rovesciano qua e là  
ammassi di rami alla rinfusa  
con un rumore naturale di onde e schiuma  
su una costa appena nata, acqua dolce  
che ci entra nella bocca  
come la lingua del bacio della donna che canta,  
acqua dolce che tu, mio simile, fratello mio,  
impari a tua volta a donare,  
senza violenza né sale, alba e pace  
che si distendono sul mondo e sulla pelle dolce, resistente,  
misteriosa degli uomini e delle donne  
che sanno parlare”.

(\*) Nota dell'autore

Il «*canto della donna coreana*» è il canto **Gagok** che **Kim Wol-ha** ha registrato nel 1986; lo si ascolta sul CD pubblicato nel 2014 dalla **Ocora**, numero di etichetta MV8327. In un contesto più o meno simile si possono ascoltare delle registrazioni di canti femminili coreani **Pansori**.

**Chant de banquise d'où naît la tête  
Canto di banchisa da dove nasce la testa**



*(19/06/2019)*

\*

Glacées sont les eaux.  
Celui-là, solitaire sur son kayak,  
chassant le phoque, pêchant  
pagaie entre les murailles flottantes de glace.  
Une muraille incolore est le meurtre,  
une autre le racisme, une autre la haine,  
une autre est le moignon restant  
de la langue arrachée dans la bouche  
d'un certain héros fondateur  
devenu un bègue incompréhensible.

Le solitaire en kayak doit pagayer très ferme.  
Vents et courants poussent les uns contre les autres  
les icebergs. Tout ce qui entre eux navigue  
peut être écrasé.  
Il y a dix ans le solitaire en son kayak  
perdit une jambe, broyée,  
dévorée par les narvals.

Le solitaire en son kayak,  
non, ce n'est pas lui qui perdit sa langue.  
Oui, il est unijambiste.  
Oui, dans le vent au dessus de sa tête  
flotte sa tête, balise dans le hasard,  
tiède dans le blizzard.

Il voit sa tête flottant là-haut,  
gonflée vers encore plus haut,  
élevée vers où l'air non glacé  
est l'audace de lointains mondes humains,  
ceux où l'on parle sans crier,  
ceux où l'on écoute sans brailler.

Sa tête là-haut enfle, chaude,  
tirant son kayak vite,  
le tirant à la vitesse de la vie,  
sa tête hémisphère libre aux couleurs tendres

que dessine en montant,  
que forme en montant  
le long fil souple ou râpeux  
que crée le chant de  
la voix grave de la Coréenne.

Nous aussi pourrions suivre le fil sombre  
de ce chant, oublier à jamais celui des  
sirènes, suivre le fil,  
puis dérouler le fil.

\*

Le acque sono gelate.  
Un uomo, solitario nel suo kayak,  
a caccia di foche, a pesca  
pagaia tra muraglie di ghiaccio galleggianti.  
Una muraglia incolore è l'omicidio,  
un'altra il razzismo, un'altra l'odio,  
un'altra è il moncone residuo  
della lingua strappata dalla bocca  
di un qualche eroe fondatore  
diventato un incomprensibile balbuziente.

Il solitario in kayak deve vogare con grande fermezza.  
Venti e correnti spingono gli uni contro gli altri  
gli iceberg. Tutto ciò che naviga tra di loro  
può essere schiacciato.  
Dieci anni fa, il solitario nel suo kayak  
perse una gamba, maciullata,  
divorata dai narvali.

No, non è lui, il solitario nel suo kayak,  
ad aver perso la lingua.  
Sì, è un uomo con una gamba sola.  
Sì, nel vento che lo sovrasta  
galleggia la sua testa, faro nell'imprevedibile,  
tiepida nella tempesta di neve.

Egli vede la sua testa fluttuare lassù,  
tendere gonfia ancora più in alto,  
elevarsi là dove l'aria non gelida  
è l'audacia di lontani mondi umani,  
quelli dove si parla senza gridare,  
quelli dove si ascolta senza sbraitare.

La sua testa là in alto si gonfia, calda,  
trascinando con forza il suo kayak,  
spingendolo alla velocità della vita,  
la sua testa, emisfero libero dai tenui colori



che disegna mentre sale,  
a cui dà forma salendo  
il lungo filo flessibile o ruvido  
creato dal canto  
della voce profonda della coreana.

Anche noi potremmo seguire il filo scuro  
di quel canto, dimenticare per sempre  
quello delle sirene, seguire il filo,  
poi srotolare il filo.